LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

Shirley en Vacances

René Giffey

Texte de LÉO OARTEY

N° 2. SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION, 43, rue de Dunkerque, PARIS (X^e^). — 4 fr.



LES HISTOIRES EN IMAGES

Publient, deux fois par semaine, un récit complet dans chaque numéro

◆

Histoires dramatiques, historiques et mystérieuses ; contes, aventures, etc., toujours merveilleusement illustrés en noir et en couleurs.

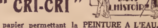
◆

LES HISTOIRES EN IMAGES paraissent tous les **JEUDIS** et **DIMANCHES** et sont **EN VENTE PARTOUT** au prix de

20c LE NUMÉRO 20c

LES PLUS BEAUX ALBUMS A COLORIER





sont imprimés sur papier permettant la PEINTURE A L'EAU.

PREMIÈRE SÉRIE

ALBUMS DE 16 PAGES, FORMAT 230 × 315 %.

N° 1. AU CIRQUE. • N° 2 LES HÉROS DE L'HISTOIRE. • N° 3 A LA CHASSE.
N° 4 LES PROVINCES FRANÇAISES

Chaque album : France et Colonies, 5 francs. - Étranger, 6 francs

DEUXIÈME SÉRIE

ALBUMS DE 12 PAGES, FORMAT 195 × 260 %.

N° 1. A LA FÊTE. • N° 2 PEAUX-ROUGES.
N° 3 LES UNIFORMES DANS L'HISTOIRE.
N° 4 AU ZOO. • N° 5. A LA FERME.
N° 6 LES PETITS MÉTIERS.

Chaque album : France et Colonies, 3 fr. 60. Étranger, 4 fr. 60.

TROISIÈME SÉRIE

ALBUMS DE 8 PAGES, FORMAT 115 × 157 %.

N° 1 GUIGNOL. • N° 2 LA BASSE-COUR. • N° 3. LES HÉROS DES CONTES DE PERRAULT. • N° 4 SPORTS. • N° 5. DE LA PIROGUE AU TRANSATLANTIQUE. • N° 6 EN AFRIQUE. • N° 7 EN ASIE. • N° 8. DU CHAR A BŒUFS A L'AVION.

Chaque album : France et Colonies 1 fr. 05. - Étrang. 1 fr 85

Les Albums " **CRI-CRI** " sont en vente dans toutes les Librairies, Papeteries, Grands Magasins, Bazars, et envoyés franco contre chèque postal ou mandat, adressé à la **Société Parisienne d'Édition**, 43, rue de Dunkerque, Paris-10[e]

Compte chèque postal 259-10

Les Aventures de la Petite Shirley

SHIRLEY
EN VACANCES

II

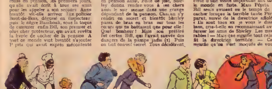


SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION
43, rue de Dunkerque, PARIS-10e.

SHIRLEY EN VACANCES



Shirley s'était trouvée si malheureuse en pension, les premiers jours, qu'elle avait écrit à tous ses amis pour les appeler à son secours. Aussi bientôt vit-elle arriver l'ex-policier Bout-de-Bois, déguisé en inspecteur, puis le nègre Bambouli, sous la toque de cuisinier, enfin Bill, son premier et plus cher protecteur, qui avait revêtu la livrée de cocher de la pension. A tout ce monde vint bientôt s'ajouter Pépita qui avait exprès mécontenté sa tante Perez afin d'être envoyée en pension aussi. Folle de joie, Shirley donna rendez-vous à ses chers amis le soir même dans une grange dépendant de la pension. Chacun s'y rendit en secret et bientôt Shirley passa de bras en bras sur tous les cœurs qui ne battaient que pour elle ! Quel bonheur ! Mais son préféré fut certes Bill, qui l'avait sauvée des dangers de la pampa jadis (1). Puis on tint conseil secret. Tous décidèrent d'enlever Shirley, mais soudain l'arrivée d'une visite importune mit tout le monde en fuite. Mais Pépita et Bill seuls avaient eu le temps de se cacher lorsque la terrible tante Pérez parut, suivie de la directrice affolée. « Ils sont tous ici, je vous le disais bien, cria-t-elle en reconnaissant avec fureur les amis de Shirley. Les misérables ! — Mais que signifie tout cela ? fit la directrice terrifiée. — Cela signifie qu'on s'est moqué de vous,



mademoiselle. Je ne vous félicite pas, vraiment, pour votre perspicacité. Vous avez accueilli chez vous une bande de saltimbanques qui voulaient enlever Shirley ! — Saltimbanques ! M. l'Inspecteur ! Grands dieux du ciel ! — Et ma nièce Pépita, reprit l'irascible tante. Qu'en avez-vous fait ? Je vous l'ai envoyée aujourd'hui pour la punir. — Mais je ne sais pas, fit la directrice absolument ahurie, cherchons-la ! » Et les deux femmes, suivies de Bambouli, de Bout-de-Bois, navrés, et de Shirley furieuse, s'élancèrent à la recherche de la jolie Pépita. Quelles ne furent pas la stupeur et la colère de Mme Perez en la trouvant en grande conversation avec le cocher de la pension ! « Quoi ? Que faites-vous ici, avec cet individu, ma nièce ? » Alors, sentant la partie perdue, Pépita prit tout son courage pour tenir tête à la terrible tante et déclara tranquillement : « Cet *individu* est le meilleur gaucho de mon père. Celui en qui il a placé toute son affection et sa confiance et auquel je suis fiancée, ma tante. Vous comprenez pourquoi je refuse tous vos prétendants, maintenant ? — Je comprends qu'on a voulu se jouer de moi, hurla la tante outrée, mais que j'arrive à temps ! Mesdemoiselles, jetez-moi tout ce joli monde à la porte ! Quant à Shirley, la petite peste qui a mis sur pied un tel complot, ayez-la





plus que jamais à l'œil et ne lui passez rien ! Je compte sur votre sévérité ! » Hélas ! la pauvre petite Shirley n'avait plus rien à dire ! Elle vit d'un œil navré disparaître les chers amis qui s'étaient dévoués pour l'arracher à sa prison. Mais comme elle était remarquablement intelligente, elle comprit qu'il fallait renoncer maintenant à toute évasion et que le mieux était de tâcher de s'accoutumer à cette nouvelle vie. Elle prit donc le meilleur parti, qui était de se montrer sage, docile et travailleuse. Elle émerveilla ses maîtresses, et le jour de la distribution des prix elle en récolta tellement que ses petits bras ne pouvaient les porter ! Elle risqua bien, ce grand jour, une dernière espièglerie, en semant sur le bureau de la directrice une pincée de poivre, ce qui eut pour résultat une crise d'éternuements générale ; mais comme personne ne la soupçonna, elle eut la joie d'entendre M. et Mme Pérez lui dire à la sortie de la salle des fêtes : « Puisque tu as enfin bien voulu travailler et te montrer docile, nous allons te récompenser en t'emmenant avec Pépita passer les vacances au bord de la mer. Tu pourras même emmener Darling. — Oh ! chic ! » s'écria en sautant de joie Shirley qui calculait déjà qu'il lui serait très facile de faire venir aussi Bambouli, Bill et Bout-de-Bois à la mer.

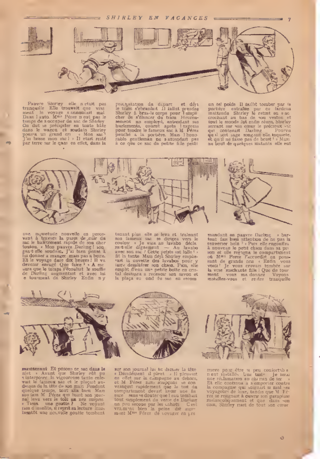
(1) Voir n° 1, *Shirley et son chien.*



Le jour du départ était arrivé. Sévèrement chapitrée par Pépita, Shirley avait promis d'être sage comme une image et de ne mécontenter en rien Mme Pérez, toute adoucie par les succès scolaires de la petite fille. Shirley trottinait au milieu des bagages préparés lorsqu'elle demanda soudain angoissée : « Mais, et Darling ? On emmène bien Darling ?

— Oui, dit Mme Pérez, mais je ne veux pas être embarrassée de ce chien pendant le voyage. Il partira demain avec les domestiques. » Shirley avait promis d'être docile et respectueuse. Elle se tut, ulcérée. Il lui semblait indigne de faire voyager ainsi le pauvre Darling si fidèle et si bon, sans sa petite maîtresse. Et, soudain, malgré les excellentes résolutions qu'elle avait prises, la petite conçut un de ces plans machiavéliques dont elle avait le secret. Et son visage s'illumina. Darling voyagerait avec elle. Elle courut annoncer cette bonne nouvelle au petit chien qui ruminait sous un canapé sa déception. En entendant ce que lui confia Shirley dans le creux de son oreille velue, il se mit à frétiller en agitant la queue avec délire.

Évidemment la combinaison était de son goût. Mais sérieuse, Shirley demanda, le doigt en l'air : « Mais, tu m'as bien comprise, Darling ? Tu seras sage ? — Ouah ! Ouah ! fit Darling avec conviction. — Tu ne bouderas pas. Tu ne diras rien. Tu te tiendras tranquille ? — Ouah ! Ouah ! Ouah ! fit encore le chien avec enthousiasme. — Bon, alors, dit Shirley sérieuse, viens avec moi. » Et ayant emmené Darling dans sa chambre, elle entreprit de le faire entrer dans un grand sac en peau de porc dont M. Pérez lui avait fait cadeau pour mettre ses affaires personnelles pour le voyage. Le fond du sac était fermé, ce qui permit au petit chien de s'installer commodément. Pour qu'il puisse respirer, la malicieuse Shirley fit quelques trous dans le beau cuir afin de laisser circuler l'air. Elle vida un paquet de petit beurres dans le sac en recommandant à Darling de ne pas manger tout d'un coup pour ne pas se rendre malade, puis, l'ayant embrassé une dernière fois, elle boucla la serrure et descendit l'escalier fièrement, son grand sac à la main. Mais le chien était lourd et Shirley petite. Il s'ensuivit qu'écrasée par le poids de son bagage, elle attira l'attention de Mme Pérez qui s'écria : « Mais qu'avez-vous bien pu mettre dans ce sac, terrible enfant, pour qu'il paraisse si lourd ? — Rien... rien du tout, madame, souffla Shirley rouge comme un coq. — Comment, rien ? Un tas de choses inutiles, certes. — Non, non, fit la petite en serrant son sac dans ses bras. Je n'y ai mis que ce que j'aime le mieux, ce qui m'est le plus précieux. — Voyez-vous ça ! fit la tante Pérez. Je suis sûre que si j'y mets le nez, il y aura au moins la moitié de ces trésors bons tout au plus à jeter dans le ruisseau. — Oh ! non, non, s'écria Shirley toujours cramponnée à son sac, pas la moitié, je vous le jure. » Car elle savait bien, la petite maligne, que si le nez pointu de Mme Pérez s'y plongeait, ce n'était pas la moitié, mais tout le contenu de son sac qui serait vidé dans le ruisseau. « Allons, donnez-le-moi, reprit la tante. Je vais voir. » Mais fort heureusement pour Shirley, M. Pérez ouvrait la porte de l'auto qui devait les conduire à la gare et disait : « Allons, vite, vite, montez toutes, ou nous manquerons le train. » A ces mots, Mme Pérez s'engouffra dans la voiture sans demander d'autres explications à Shirley, qui s'installa timidement en face d'elle.



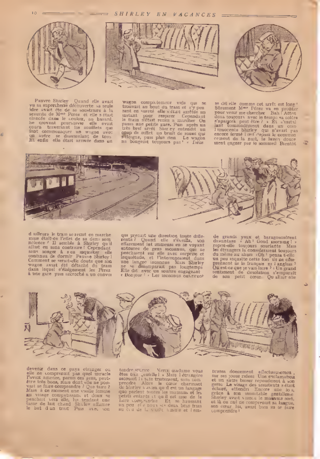
Pauvre Shirley elle n'était pas tranquille Elle trouvait que vraiment le voyage s'annonçait mal Dans l'auto Mme Pérez n'eut pas le temps de s'occuper du sac de Shirley On dut se précipiter en toute hâte dans le wagon et soudain Shirley poussa un grand cri « Mon sac ! J'ai laissé mon sac ! » Il était resté par terre sur le quai en effet, dans la précipitation du départ et déjà le train s'ébranlait Il fallut prendre Shirley à bras-le-corps pour l'empêcher de s'élancer du train Heureusement un employé, entendant ses hurlements, courut après l'express pour tendre le fameux sac à M Pérez penché à la portière. Mais l'honorable gentleman ne s'attendait pas à ce que ce sac de petite fille pesât un tel poids Il faillit tomber par la portière entraîné par ce fardeau inattendu Shirley le retint en s'accrochant au bas de son veston et tout le monde fut enfin réuni, Shirley serrant sur son cœur le précieux sac qui contenait Darling Pourvu qu'il soit sage songeait elle inquiète, et qu'il ne fasse pas de bruit ! » Mais au bout de quelques instants elle eut une inquiétude nouvelle en percevant à travers la paroi de cuir du sac le halètement rapide de son cher toutou. « Mon pauvre Darling ! songea t elle soudain. J'ai bien pensé à lui donner à manger mais pas à boire. Et le voyage dure dix heures ! Il va devenir enragé Que faire ? » A mesure que le temps s'écoulait le souffle de Darling augmentait et avec lui le tourment de Shirley Enfin n'y tenant plus elle se leva et traînant son fameux sac se dirigea vers le couloir « Je vais au lavabo déclara t elle dignement — Au lavabo avec son sac ? Cette petite est folle ! » fit la tante Mais déjà Shirley emplissait la cuvette des lavabos pour y faire désaltérer son chien. Puis, elle emplit d'eau une petite boîte en cristal destinée à recevoir son savon et la plaça au fond du sac en recommandant au pauvre Darling « Surtout fais bien attention de ne pas la renverser hein ? » Puis elle engouffra à nouveau le petit chien dans sa prison et elle regagna le compartiment où Mme Perez l'accueillit en poussant de grands cris « Enfin vous voici ! Je vous croyais tombée sur la voie méchante fille ! Que de tourment vous m'a donnez Voyons installez-vous et restez tranquille maintenant Et posons ce sac dans le filet » Avant que Shirley eût pu s'interposer la vigoureuse tante enlevait le fameux sac et le plaçait au-dessus de la tête de son mari Pendant quelque temps, tout alla bien Mais soudain M Pérez qui lisait son journal leva vers le toit un nez surpris « Tiens une goutte ? Ne voyant rien d'insolite, il reprit sa lecture mais bientôt une nouvelle goutte tombant sur son journal lui fit dresser la tête « Décidément il pleut » Il pleuvait en effet sur la campagne au dehors, et M Pérez sans soupçons se convainquit rapidement que le toit du compartiment devait avoir une fissure sans se douter que l'eau tombait tout simplement du verre de Darling un peu secoué par les cahots C'est vraiment bien la peine dit aigrement Mme Pérez de voyager en première pour être si peu confortablement installés Une tuile Je ferai une réclamation au chemin de fer » Et elle continua à s'emporter contre la compagnie qui soignait si mal ses voyageurs de luxe, tandis que M Pérez se resignait à ouvrir son parapluie mélancoliquement et que dans son coin, Shirley riait de tout son cœur



Au bout de quelques instants, la pluie ayant cessé de tomber du sac où le malheureux Darling devait recommencer à mourir de soif, sa ration d'eau renversée, M. Pérez ferma son parapluie, en constatant avec satisfaction : « Voilà qui est bizarre. C'est fini, et il pleut encore beaucoup dehors. Je n'y comprends rien. — Eh ! dit sa femme, injuste comme toujours, vous aurez rêvé, voilà tout ! Mais, à propos de cela, il serait temps, il me semble, de nous installer pour la nuit un peu confortablement. — Pépita, Shirley, étendez-vous, puisque nous avons réservé tout le compartiment. Voici des couvertures et des oreillers. Je vais en faire de même. » En quelques minutes le calme fut établi dans le compartiment assombri. Shirley commençait à s'assoupir, lorsqu'une exclamation de la tante Pérez la fit sursauter : « Je ne puis dormir la tête aussi basse. Que vais-je pouvoir mettre pour me servir de traversin ? » Et avant qu'on ait pu deviner son geste, elle atteignit le fameux sac où dormait déjà Darling, dans le filet. « Ah ! ce sac fera tout à fait mon affaire. Je vais le mettre sous ma tête. » Déjà elle s'installait, au grand désespoir de Shirley qui se demandait comment Darling allait prendre cette nouvelle position. Mais tout semblait devoir se passer très bien. Mme Pérez murmura avec satisfaction en se calant sur le sac : « Ah ! comme ceci, je me sens tout à fait bien. » Puis elle ferma les yeux et on entendit sa respiration devenir calme comme dans le sommeil. Mais Shirley, elle, ne dormait que d'un œil. Quand elle jugea que tout le monde dormait, elle se leva, vint sur la pointe des pieds s'accroupir devant le sac, et elle chuchota : « Sois sage, mon Darling, il n'y en a plus pour longtemps. » Mais à cet instant Mme Pérez ouvrit les yeux : « Que faites-vous là, Shirley, au lieu de dormir ? Vous rêvez ? » Mais, imperturbable, Shirley expliquait : « J'avais eu peur que votre oreiller glisse et je voulais le caler. » Ce à quoi la tante Pérez répondit, surprise de tant de sollicitude : « Merci, ma chère enfant. Mais allez vous reposer. » Et elle se rendormait à son tour en songeant : « Cette petite Shirley a vraiment de gentilles attentions. D'ailleurs cette enfant a fait de grands progrès. Depuis le commencement de ce voyage, elle n'a pas accompli une seule de ses sottises. Allons, nous en ferons quelque chose. » Shirley, à son tour, rassurée, s'endormit avec le calme d'une conscience pure et la paix sembla régner dans le wagon. Mais, soudain, elle fut troublée par un cri horrible de Mme Pérez : « Ah ! Ah ! Au secours ! — Qu'y a-t-il ? s'écria son mari qui s'éveillait avec émotion. — Je ne sais, fit-elle, l'œil hagard. J'ai rêvé que des bêtes immondes grouillaient et gémissaient sous ma tête. C'est horrible. — C'est un cauchemar, dit sentencieusement Shirley, qui se doutait bien que Darling ne devait pas être étranger à cette émotion. — Sans doute, j'ai dû manger trop de pâté de foie. Voyez, mes enfants, la gourmandise est toujours punie. Allons, redormons. » Mais la paix ne devait durer que quelques instants pendant lesquels d'ailleurs Shirley trembla dans son coin. Puis, tout à coup, le cri de la tante Pérez s'éleva à nouveau, mais furieux cette fois.



« Je vous dis qu'il y a une bête une bête horrible qui remue là, sous ma tête et qui gémit... C'est épouvantable. » Cette fois c'était fini de plaisanter. Mme Pérez, envoyant son oreiller à travers le compartiment, ouvrait le sac de voyage. Et Darling en sortit, tel un diable d'une boîte ! Mais dans quel état ! L'eau, en se renversant, avait collé ses poils et, d'autre part, elle avait délayé les petits-beurres, formant une bouillie horrible dont le pauvre petit chien s'était consciencieusement barbouillé. Mais loin de se douter de l'aspect terrifiant que cela lui donnait, il éprouvait une telle joie à se voir délivré qu'il voulut aussitôt sauter au cou de Mme Pérez pour la lécher. Celle-ci, cependant, ne pouvait le reconnaître dans cette bête extraordinaire. Elle éprouva une telle peur qu'elle se mit à hurler : « Ciel ! Quelle est cette bête étrange qui veut nous dévorer ? » Et, n'écoutant que sa terreur, elle s'élança sur la sonnette d'alarme qu'elle tira violemment. Shirley, dans son coin, se mit à trembler. Le train aussitôt s'était arrêté. Il y eut une rumeur, des cris. Puis un employé surgit à la portière, l'air courroucé : « Que s'est-il passé ? Pourquoi avez-vous tiré le signal d'alarme ? » Tragique, Mme Pérez lui désignait Darling qui, affolé complètement, sautait à travers le compartiment : « C'est cette bête... Je me plaindrai à la compagnie ! Il pleut et on cache des animaux dans les compartiments... — Comment ? s'écria l'employé furieux, c'est pour cela que vous arrêtez le train ? Il n'y a ici qu'un innocent petit chien ! Vous parlez de la compagnie, eh bien ! madame, elle vous dressera procès-verbal pour avoir tiré la sonnette d'alarme sans raison et vous recevrez deux amendes. Une pour vous moquer des voyageurs, l'autre pour faire voyager un chien sans billet ! » Et ayant claqué la portière, il partit, exaspéré. Alors la colère de Mme Pérez voulut se retourner contre Shirley. « C'est encore cette misérable gamine ! » s'écria-t-elle. Mais elle s'arrêta, surprise. Shirley n'était plus là ! Profitant du désarroi, elle s'était éclipsée. Furieuse, Mme Pérez s'élança dans le couloir : « Petite misérable ! Je saurai bien la retrouver ! » M. Pérez et Pepita se regardaient consternés. Cette fois leur petite protégée n'éviterait pas la sévère punition, hélas ! Et il fallait bien avouer qu'elle l'avait méritée. Mais quelles ne furent pas leur surprise et leur inquiétude lorsque, un long moment plus tard, Mme Pérez revint la mine effarée ! « Je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Je l'ai cherchée d'un bout à l'autre du train sans la trouver. — Vous avez mal cherché », dit M. Pérez en s'élançant avec Pépita pour collaborer aux recherches. Mais ils parcoururent les couloirs et les compartiments en vain. Ils explorèrent les filets, le dessous des banquettes, les lavabos, sans trouver trace de Shirley. Peu à peu tous les voyageurs alarmés s'étaient mis eux aussi à chercher la petite fille et bientôt il fallut se rendre, hélas ! à l'évidence. Shirley n'était pas dans le train. Qu'était-elle devenue ? On voulut tirer la sonnette d'alarme. Mais le mécanicien, furieux d'avoir été pris une fois, crut encore à une mauvaise plaisanterie et continua son chemin. « Shirley ! Ma petite Shirley ! sanglotait Pépita. Où est-elle ? — Pourvu qu'elle ne soit pas descendue du train pendant qu'il était arrêté en pleins champs ? » gémit M. Pérez. Mais la vérité était tout autre et bien plus terrible !



Pauvre Shirley ! Quand elle avait vu sa supercherie découverte sa seule idée avait été de se soustraire à la sévérité de Mme Perez et elle s'était élancée dans le couloir, au hasard. Se croyant poursuivie elle avait couru traversant les soufflets qui font communiquer un wagon avec un autre se dissimulant de tous. Et enfin elle était arrivée dans un wagon complètement vide qui se trouvait au bout du train et s'y pensant en sûreté elle s'était arrêtée un instant pour respirer. Cependant le train s'était remis à marcher. On passa une petite gare. Puis après un très bref arrêt Shirley entendit un coup de sifflet, un bruit de roues qui s'éloigne, puis plus rien. Le wagon ne bougeait toujours pas ! « Tiens se dit-elle comme cet arrêt est long ! Sûrement Mme Perez va en profiter pour venir me chercher. Bah ! Attendons toujours avec le temps sa colère s'apaisera peut-être ? » Et s'installant commodément dans un coin l'innocente Shirley qui n'avait pas encore fermé l'œil depuis le commencement de la nuit, se laissa doucement gagner par le sommeil. Bientôt d'ailleurs le train se remit en marche mais était-ce l'effet de sa demi-somnolence ? Il sembla à Shirley qu'il allait en sens contraire ! Cependant sans songer à s'en inquiéter elle continua de dormir. Pauvre Shirley ! Comment se serait-elle douté que son wagon avait été détaché du train dans lequel s'éloignaient les Perez à une gare puis accroché à un convoi qui prenait une direction toute différente ? Quand elle s'éveilla, son effarement fut immense en se voyant entourée de gens inconnus, qui se penchaient sur elle avec surprise et inquiétude, et l'interrogeaient dans une langue inconnue. Mais Shirley ne se désemparait pas longtemps. Elle dit avec un sourire engageant « Bonjour ! » Les inconnus ouvrirent de grands yeux et baragouinèrent davantage. « Ah ! Good morning ! » reprit-elle toujours souriante. Mais les étrangers la considéraient toujours du même air ahuri. « Oh ! pensa-t-elle un peu inquiète cette fois ils ne comprennent ni le français ni l'anglais ? Qu'est-ce que je vais faire ? » Un grand sentiment de désolation s'emparait de son petit cœur. Qu'allait-elle devenir dans ce pays étranger où elle ne comprenait pas quel miracle l'avait amenée, parmi ces gens, peut-être très bons, mais dont elle ne pouvait se faire comprendre ? Que faire ? Mais à ce moment une vieille femme au visage compatissant et doux se penchait vers elle, lui tendant une tasse de lait chaud. Shirley affamée le but d'un trait. Puis avec son tendre sourire « Merci madame vous êtes très gentille ! » Mais l'étrangère secouait la tête tristement, sans comprendre. Alors le cœur charmant de Shirley s'avisa qu'il est un langage que parlent toutes les mamans et les petits enfants et qu'il est aisé de le faire comprendre. Et se haussant un peu elle noua ses deux bras frais au cou de la vieille femme et l'embrassa doucement affectueusement, sur ses joues ridées. Une exclamation et un autre baiser répondirent à son geste. Le visage des assistants s'était éclairé, attendri. Encore une fois, grâce à son inimitable gentillesse Shirley avait vaincu le mauvais sort, et là où nul ne comprenait sa langue, son cœur lui, avait bien su se faire comprendre !



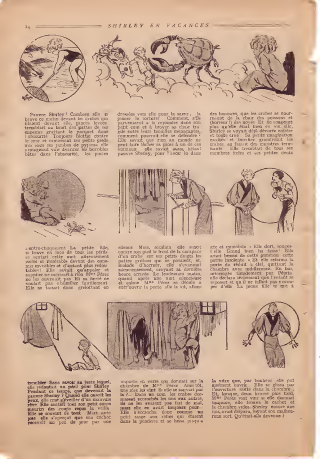
Mais le contentement éprouvé par Shirley à voir refleurir sur les visages qui l'entouraient le sourire indulgent auquel elle était habituée ne suffisait pas à arranger la situation. Autour d'elle on se demandait évidemment quelle était cette petite fille, découverte dans un compartiment désert, dormant à poings fermés à la gare frontière. Et Shirley, elle se demandait comment elle allait finir par se faire comprendre et rapatrier lorsque soudain une voix bien connue retentit près d'elle : « Mais ! Mais c'est mam'zelle Shirley ! Toute seule... et qui pleure. » En effet, malgré sa crânerie habituelle, Shirley ne pouvait retenir ses larmes en songeant qu'elle était peut-être pour longtemps, bien longtemps séparée de ceux qu'elle aimait ! Mais quel soulagement, quel bonheur inexprimable lorsqu'elle reconnut l'excellent visage du nègre Bamboula qui lui souriait de toutes ses dents blanches ! D'un élan, elle lui sauta au cou et s'y suspendit, s'y accrocha. « Bamboula ! Je te retrouve ! Oh ! ne me quitte pas, surtout. Ne me quitte plus... Je suis toute seule. » Et, moitié pleurant, moitié riant, elle lui conta son aventure. Bamboula la rassura bien vite. Il se rendait dans une ville lointaine pour une tournée de concerts, mais il ne l'abandonnerait pas et la reconduirait tout d'abord aux Pérez qui devaient mourir d'inquiétude. Et l'excellent nègre mit sa promesse à exécution. Après avoir fait restaurer Shirley au buffet de la gare, il reprit avec elle un train se rendant à Bordeaux, non sans avoir adressé à M. Pérez un message par télégraphie sans fil, lui annonçant leur arrivée. Ce fut dans une petite gare où ils s'étaient arrêtés, pour faire des recherches le long de la voie, craignant d'y découvrir Shirley blessée que la dépêche vint trouver et rassurer Pépita, M. et Mme Pérez ! En apprenant la nouvelle, la tante de Pépita s'exclama : « Enfin ! Ce saltimbanque nègre aura tout de même servi à quelque chose ! Nous pourrons le remercier. » Car la terrible tante n'était pas foncièrement méchante. Et elle avait eu très peur pour Shirley. Son soulagement était immense de la savoir bien portante et elle en oubliait son mépris. Ils se rendirent donc à Bordeaux pour y attendre Shirley. Pendant ce temps, la petite fille faisait avec son ami Bamboula un voyage plein d'agréments. Ce fut presque avec regret qu'elle vit arriver le terme de leurs aventures, car elle craignait toujours d'être grondée très fort par la tante Pérez, mais celle-ci témoigna une indulgence dont elle n'était pas coutumière. Elle se contenta de faire à Shirley un long sermon sur l'obéissance, mais elle avait eu trop peur de la perdre pour songer à la punir. « J'espère, dit-elle, que vous serez plus sage et obéissante à l'avenir et veux bien vous témoigner ma bonté en vous emmenant quand même au bord de la mer comme je vous l'avais promis. » Shirley était incapable de résister à tant de générosité. Elle se mit à gambader comme une folle. « Oh ! merci, merci... je serai bien sage ! Et Darling ? — Eh bien, nous l'emmènerons, mais pas dans un sac de voyage ! » Gentiment, la petite vint embrasser son ancienne ennemie. « Je vous remercie de tout mon cœur, dit-elle, mais puisque vous êtes devenue tout à fait gentille, je voudrais bien savoir quelque chose. Pourquoi cela vous fâchait-il tellement de penser que la Compagnie vous donnerait deux amendes ? C'est si bon ! Moi je les aime beaucoup. » Car l'innocente Shirley avait cru qu'il s'agissait simplement des fruits succulents chers à sa gourmandise.



La fin du voyage se passa sans autre incident. Ce fut dans les bras de Shirley que, pour sa plus grande satisfaction, le pauvre Darling accomplit le trajet et fit son arrivée à la mer. L'enthousiasme de Shirley fut à son comble quand elle put se rouler sur la belle plage de sable et tremper ses pieds dans l'eau sans risquer d'être grondée. Jamais elle n'était allée en villégiature à la mer et ne connaissait l'Océan que pour l'avoir traversé en paquebot pour venir d'Amérique. Aussi tout était nouveau pour elle. Accompagnée de Pépita, attentive comme une grande sœur, elle entreprit dès le premier matin de faire connaissance avec la plage, ses rochers et ses hôtes. Les crabes, surtout, l'amusèrent follement avec leur marche étrange et leurs pinces hautes. Mais ce qui fut le plus comique, c'est l'effroi et la colère de Darling devant ces ennemis inattaquables. Arc bouté sur ses pattes, le petit chien leur aboyait au visage toute sa haine et son mépris, mais reculait par petits bonds devant la marche oblique du crustacé. Après en avoir bien ri, Shirley entreprit de vaincre l'ennemi en l'attrapant, mais ce n'était pas chose facile. « Prends-le par le dos en arrière », disait Pépita. Mais comme c'était commode ! Le crabe n'attendait pas le bon plaisir de la petite pêcheuse et elle devait constamment tourner tout autour pour tâcher de le prendre par sa partie faible. Enfin, elle y parvint et, ayant compris la manœuvre, elle eut même bientôt dans son petit seau une pêche superbe de crabes petits et gros. Toute fière, elle les remporta à l'hôtel. « Que vas-tu en faire ? demanda Pépita, les faire cuire ? — Oh ! s'indigna la petite, quelle horreur ! Non, non, je vais les garder, les élever sur le balcon de notre chambre. » Les fillettes occupaient en effet une chambre donnant par une porte-fenêtre sur le même balcon qui desservait celle de Mme Pérez. Tranquillement Shirley y déposa son seau non sans avoir donné aux crabes quelques biscuits qu'elle pensait devoir les régaler. Puis elle descendit pour dîner avec Pépita à la table d'hôte de l'hôtel. Mais le grand air l'avait fatiguée et elle ne se fit pas prier pour monter se coucher dès la dernière bouchée. Elle monta à sa chambre et tout droit alla à sa couchette où elle s'endormit du sommeil harassé qui suit les trop bonnes journées. Elle rêve plage, sable, crabes, crevettes et mille autres choses agréables, mais soudain son sommeil fut coupé par des hurlements horribles : « Au secours ! Au secours ! criait Mme Pérez dans la chambre voisine. A l'assassin ! — Seigneur ! s'écria Pépita en se dressant sur le lit, que se passe-t-il ? On égorge ma tante ! — Oh ! dit Shirley tranquille, elle a encore une bonne voix. » Déjà tout l'hôtel était en rumeur. Dehors, dans le couloir, M. Pérez en pyjama avec une foule de baigneurs et de domestiques tous en toilette de nuit se pressaient à la porte. « Ouvrez, ouvrez, ma bonne amie, disait M. Pérez à travers la porte. Laissez-moi vous défendre ! Qu'y a-t-il ? » Alors la porte s'ouvrit et l'apparition de Mme Pérez fut saluée d'un éclat de rire car l'excellente dame, en chemise de nuit, montrait un crâne complètement chauve que couvrait habituellement une perruque très bien faite. Eperdue, elle agitait en l'air son pied droit, à l'orteil duquel pendait un superbe crabe qui ne semblait pas disposé à lâcher prise !



« Je dormais, hurlait-elle, et j'ai été réveillée par cette horrible bête ! Tout mon lit en est plein. Quel est le mauvais plaisant ? » Mais le visage rieur et contrit de Shirley en disait assez long. En comprenant que l'aventure qui la ridiculisait avait été provoquée par Shirley, Mme Perez sentit toute sa vieille haine pour l'enfant renaître plus vigoureuse que jamais. Elle s'élança vers elle, et sans vouloir écouter ses explications, elle la saisit si violemment par le bras que la petite jeta un cri de douleur. « C'est encore vous, misérable enfant, qui m'avez joué ce tour ! Venez, venez... vous serez punie comme vous le méritez ! » Et, refermant la porte au nez de ses sauveteurs, à la fois égayés et consternés, elle entraîna la malheureuse Shirley dans sa chambre de laquelle bientôt, s'échappèrent des sanglots et des gémissements. M. Pérez et Pépita, navrés, auraient bien voulu intervenir. Mais cette fois, ils ne l'osaient pas. Ils ne pouvaient savoir que l'invasion de la chambre de la tante Pérez par les méchants crabes n'était due, en réalité, qu'au hasard malheureux. Et l'idée que Shirley pouvait les avoir répandus là, exprès, leur semblait révoltante, malgré toute leur indulgence pour la petite. « Que veux-tu, murmura M. Perez avec un triste hochement de tête, nous ne pouvons rien dire, cette fois elle est allée trop loin et elle mérite d'être punie... la petite mâtine ! » Ce à quoi Pepita ne répondit que par des larmes silencieuses en suivant son oncle. Elle songeait avec une pitié infinie que, pour pardonner une telle incartade, il n'y avait qu'un cœur de mère. Or la pauvre Shirley n'avait plus sa maman... elle était toute seule sur la terre, sans tendresse et sans appui, livrée au ressentiment de Mme Pérez, qui, n'ayant jamais eu d'enfants, ignorait l'indulgence et la pitié. Que devait-elle devenir ? Le cœur gros, Pépita pleurait silencieusement dans son lit. Mais qu'eût-elle pensé si elle avait pu voir sa pauvre petite amie ! Dès qu'elle s'était trouvée seule avec elle, Mme Pérez s'était livrée à sa colère sans retenue et la correction administrée à la pauvre mignonne avait été sévère. Puis, dans un raffinement de rancune, la terrible tante s'avisa de faire subir à l'enfant le même supplice qu'elle lui avait fait endurer. Elle la saisit par les épaules et la jeta dans un cabinet de débarras, sans ouverture autre que la porte, où elle pendait ses robes. « Voilà, dit-elle violemment, où vous passerez la nuit. » Puis elle repartit dans sa chambre et Shirley terrifiée se demanda quel nouveau supplice elle pouvait imaginer. C'en était bien un en effet, car au bout de quelques instants, Mme Pérez revint et jeta dans le minuscule réduit quatre gros crabes, les plus gros qu'elle avait trouvés se promenant dans sa chambre, et s'écria : « Et voici la compagnie que je vous donne. Dormez avec eux, malheureuse enfant... vous verrez combien cela peut être agréable. — Au secours ! hurla Shirley qui, tassée dans un coin, ramenait ses petits pieds nus en arrière pour les soustraire au plus terrible des crabes qui les menaçait de ses pinces ouvertes. Madame, je vous en supplie, ôtez ces horribles bêtes ! Elles vont me pincer, me faire mal... Je vous en prie, ayez pitié de moi ! Je serai bien sage... — Non, dit-elle implacable en refermant la porte, ce qui eut pour effet de plonger le cabinet dans l'obscurité complète. Vous demeurerez ainsi, enfermée avec eux jusqu'à demain soir ! » Et, dans la nuit peuplée d'ennemis redoutables, la pauvre Shirley tassée dans son petit coin demeura seule avec l'angoisse, l'épouvante et l'horreur...



Pauvre Shirley ! Combien elle s'était montrée brave ce matin devant les crabes qui filaient devant elle, pinces levées ! Elle tremblait au bruit des pattes de ses ennemis grattant le parquet dans l'obscurité. Toujours blottie contre le mur et ramassant ses petits pieds nus sous ses jambes de pyjama, elle s'imaginait voir avancer les horribles bêtes dans l'obscurité, les pinces dressées vers elle pour la saisir, la pincer, la torturer. Comment, s'ils parvenaient à la rejoindre dans son petit coin et à broyer sa chair fragile entre leurs tenailles menaçantes, comment pourrait-elle se défendre ? Elle savait que rien au monde ne peut faire lâcher sa proie à un de ces animaux ; elle savait aussi, hélas ! pauvre Shirley, pour l'avoir lu dans des histoires, que les crabes se nourrissent de la chair des poissons et (horreur !) des noyés. Et ne songeant plus qu'elle était bien en vie, elle, Shirley se voyait déjà dévorée entière et toute crue. Sa petite imagination exaltée et terrifiée grandissait les crabes en faisant des monstres terrifiants. Elle tremblait de tous ses membres frêles et ses petites dents s'entre-choquaient. La petite fille, si brave en face de tous les périls, se sentait cette nuit affreusement isolée et misérable devant des ennemis invisibles et d'autant plus redoutables ! Elle savait qu'appeler et supplier ne servirait à rien. Mme Pérez ne lui ouvrirait pas. Et sa fierté ne voulait pas s'humilier inutilement. Elle se taisait donc, grelottant en silence. Mais, soudain, elle sentit contre son pied le froid de la carapace d'un crabe ; sur ses petits doigts les pattes griffues qui se posaient, et, malade d'horreur, elle s'évanouit silencieusement, croyant sa dernière heure arrivée. Le lendemain matin, quand, après une nuit silencieuse et calme, Mme Pérez se décida à entr'ouvrir la porte, elle la vit, allongée et immobile. « Elle dort, songea-t-elle. Grand bien lui fasse ! Elle avait besoin de cette punition, cette petite insolente. » Et elle referma la porte du réduit à clef, quittant la chambre avec indifférence. En bas, interrogée timidement par Pépita, elle déclara sèchement que l'enfant se reposait et qu'il ne fallait pas s'occuper d'elle. La jeune fille se mit à trembler. Sans savoir au juste lequel, elle redoutait un péril pour Shirley. Pendant ce temps, que devenait la pauvre Shirley ? Quand elle ouvrit les yeux, elle crut s'éveiller d'un mauvais rêve. Elle sentait tout son petit corps meurtri des coups reçus la veille. Elle se souvint de tout. Mais avec joie elle s'aperçut que son cachot recevait un peu de jour par une imposte en verre qui donnait sur la chambre de Mme Perez. Aussitôt, une idée lui vint. Si elle se sauvait par là ?... Dans un coin, les crabes dormaient accrochés les uns aux autres, ils ne lui avaient pas fait de mal, mais elle en avait toujours peur. Elle s'accrocha donc comme un petit singe aux robes qui étaient dans la penderie et se hissa jusqu'à la vitre que, par bonheur, elle put aisément ouvrir. Elle se glissa par l'ouverture, sauta dans la chambre. Et, lorsque, deux heures plus tard, Mme Pérez vint voir si elle dormait toujours, elle trouva le cachot et la chambre vides. Shirley, encore une fois, avait disparu, fuyant son malheureux sort. Qu'était-elle devenue ?



En un instant l'alarme fut donnée dans tout l'hôtel et les recherches commencèrent. Mais elles devaient rester vaines. Shirley, lasse de son sort malheureux, avait réussi à échapper définitivement aux mauvais traitements de Mme Pérez. Quand elle s'était vue en liberté dans la chambre de celle-ci, la pauvre petite avait tout d'abord esquissé un petit pas de danse joyeux, puis elle n'avait songé qu'à mettre quelque distance entre sa tortionnaire et elle. Par où s'échapper ? Par excès de prudence Mme Pérez avait verrouillé la porte. Mais restait la fenêtre. Grâce aux leçons de ses bons amis les gauchos de la pampa, Shirley était une véritable petite acrobate. Elle enjamba la balustrade du petit balcon et se laissa glisser le long d'un tuyau qui courait contre le mur jusqu'au sol. Là elle se remit à trembler. Comment sortir du jardin de l'hôtel sans être aperçue et reprise ?... Elle se glissa vers un gros massif d'hortensias géants et se blottit dedans, osant à peine respirer. Mais le malheur voulut qu'un jeune domestique de l'hôtel, que tout le monde considérait un peu comme un innocent, fut chargé de cueillir des fleurs pour orner la table. Il jeta son dévolu sur les hortensias, se disant que le volume de ces superbes fleurs abrégerait sa cueillette. Mais quelle ne fut pas sa surprise quand, en se penchant, il vit parmi les boules roses une boule toute dorée, elle, et qui n'était autre que la chevelure bouclée de Shirley émergeant parmi les fleurs. Longtemps il la considérait d'un air stupéfait puis il la choisit comme étant la plus rare et il voulut la cueillir. Quel ne fut pas l'ahurissement du malheureux en voyant surgir le minois effaré de la petite fille sous la grosse fleur blonde ! Il fit trois pas en arrière et s'enfuit en hurlant vers les cuisines. Là il fit un récit incohérent auquel personne ne comprit rien. « Dans les fleurs, il y a une fée, un lutin... » Mais comme il était un peu innocent, personne n'attacha d'importance à son histoire, fort heureusement pour Shirley. Cependant celle-ci, ne se sentant plus en sécurité, avait profité de ce que l'heure du déjeuner attirait tout le monde à l'intérieur de l'hôtel pour se faufiler vers la plage. Elle était déserte à cette heure. Shirley s'élança sur la grève blonde. Elle avait aperçu ce qu'elle cherchait : un petit bateau, une coquille de noix se balançant au bord de l'eau, presque à sec sur le sable. De toutes ses petites jambes elle courut vers l'embarcation. Elle sauta dedans et se mit en devoir, avec une gaffe qui reposait au fond, de la diriger vers le large en l'éloignant du rivage. « Je veux partir, se répétait-elle inlassablement. Je veux quitter cette méchante tante Perroquet... je retournerai en Amérique, au ranch, avec mes chers bons amis, mon brave Bill et tous ceux qui m'aiment... je traverserai la mer... on ne me retrouvera pas. » Mais la chance ne devait pas longtemps favoriser Shirley. Bientôt le ciel se couvrit, la pluie cingla avec violence et les éclairs zébrèrent le ciel noir. Alors elle se mit à trembler, songeant qu'elle était peut-être punie aussi de sa désobéissance. Naïvement elle implora la mer et le ciel de tout son petit cœur. « Oh ! madame la mer, ayez pitié de moi... J'ai eu tort de me sauver, mais j'étais si malheureuse... et je ne voulais que revoir mes bons amis les gauchos et le cher Bill que j'aime tant... » Alors, comme si elle répondait à son appel, une voix familière retentit à son oreille, tandis qu'une tête de nageur émergeait de l'eau à côté de la barque. Une tête qu'elle reconnut avec joie. « Ne pleure plus, Shirley ! Il est là, ton cher Bill, qui te sauvera et t'emportera bien loin, là où tu seras heureuse ! »



Shirley était folle de joie à l'idée d'avoir retrouvé son cher compagnon celui qui jadis, dans la pampa, l'avait recueillie adoptée. Elle se pendait à son cou et répétait avec bonheur : C'est bien vrai Bill, mon cher Bill ? Tu vas m'emmener en Amérique ? Tu ne me laisseras plus à ces méchants Pérez qui m'ont fait tant de misères ? — Oui c'est vrai, chérie, reprenait l'excellent garçon en la serrant dans ses bras forts. Depuis que j'ai reçu la lettre où tu m'appelais à ton secours quand tu étais en pension, j'ai compris quelle folie j'avais commise en te laissant partir. Mais je croyais que c'était dans ton intérêt : une petite fille comme toi n'est pas faite pour vivre dans la pampa avec les gauchos ! — Ah ! soupira Shirley ils sont si bons ! C'est là seulement que j'ai été heureuse Bill ! — Et puis, reprit-il avec une certaine mélancolie, je t'avais confiée à Pépita ! J'avais confiance en elle ! Mais elle a bien changé et elle a négligé de te protéger comme elle a oublié ses anciens amis, son camarade d'enfance que son père souhaitait de lui donner pour mari.

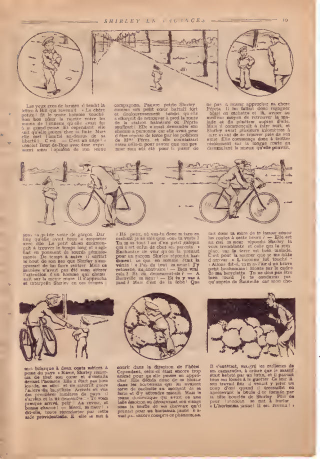
Avec la richesse de son oncle et les belles toilettes elle a appris l'orgueil et l'indifférence ! » Mais Shirley ne pouvait entendre attaquer sa chère amie. Elle se hérissa très fâchée. « Ce n'est pas vrai ! Pépita est restée bonne et fidèle ! C'est la méchante tante qui l'oblige à être mondaine ! La preuve qu'elle ne t'oublie pas, c'est qu'elle a refusé déjà près de vingt fiancés ! — Serait-il possible ? fit Bill tout heureux. Mais alors, nous ne pouvons la laisser seule en France avec cette tante Pérez ? Nous l'emmènerons Shirley ? — Oh ! oui ! fit la petite en battant des mains. Allons la chercher ! — Go ! dit Bill redevenu le joyeux garçon de jadis. Nous allons l'enlever au nez et à la barbe de la méchante tante et nous la ramènerons chez son père, au ranch. — Où on vous mariera tous les deux ! conclut-elle en lui sautant au cou, et je serai votre petite fille ! — Oui toujours notre chère petite fille, Shirley, ne crains rien. Désormais, tu ne me quitteras plus ! » Ceci dit, il saisit une paire de rames et donna une vigoureuse impulsion à la barque qui fila vers le large. Mais il fallait rejoindre la côte en quelque endroit, si on voulait aller chercher Pépita. Or Bill ne se faisait pas d'illusion, il savait que Mme Pérez lui rendrait la tâche difficile et mettrait tout en œuvre pour lui arracher Shirley. Non pas qu'elle aimât la pauvre petite, mais uniquement pour la priver du seul soutien affectueux qu'elle eût au monde. « Où allons-nous ? » demanda timidement Shirley au bout d'un moment. — Je n'en sais rien, avoua Bill piteux. Il faut retourner à terre, mais tu t'es enfuie en pyjama et cela ne rend pas la tâche facile pour te cacher. Écoute, je vais amarrer la barque en vue des côtes et aller te chercher un costume convenable. Attends-moi sagement surtout. » Patiemment, Shirley attendit que son ami fût revenu à la nage et bientôt il lui rapporta un gentil costume de garçon, qu'il lui fit revêtir. Il fallut ensuite enfouir les belles boucles blondes dans un béret afin que personne ne puisse la reconnaître. Puis, ils voguèrent vers le Havre, dont ils étaient tout près. Bill pensait bien passer inaperçu dans cette grande ville. Cependant à peine avaient-ils fait cent mètres, qu'ils s'aperçurent qu'ils étaient suivis.



« Nous sommes suivis murmura Bill à Shirley. Je vais parler à cet homme qui est sans doute de la police. Pendant ce temps, file jusqu'à l'Hôtel de France où tu m'attendras. L'essentiel est qu'il ne puisse te voir de près pour te reconnaître. » Et, se retournant, il aborda l'inconnu : « Pardon, monsieur, pourriez-vous me dire l'heure ? J'ai peur que mon petit garçon soit en retard pour sa leçon de culture physique. — Ah ! c'est un petit garçon ? dit l'homme tranquillisé en consultant sa montre. Eh bien ! il est quatre heures, monsieur. » Mais pendant qu'il regardait le cadran, Bill et Shirley avaient disparu dans la foule bigarrée qui se pressait en cet endroit et le policier eut beau se démener, il n'en retrouva pas la trace. Pendant ce temps, nos deux amis qui avaient gagné, par des rues différentes, l'hôtel où ils s'étaient donné rendez-vous, se réjouissaient du succès de leur ruse. « En voici toujours un de semé, constatait avec joie, Bill, mais il ne faut pas nous faire d'illusion, chérie, toute la police des environs va être à notre poursuite. Il faut être prudents. » Cependant, une heure plus tard, on vint avertir Bill que quelqu'un le demandait en bas, dans le hall de l'hôtel. Il hésita, mais tandis qu'il parlementait avec le valet de chambre, une petite boule hirsute et soyeuse lui passa entre les jambes et s'élança dans la chambre en jetant des cris d'allégresse. « Darling ! cria Shirley. Cher Darling, tu m'as retrouvée ! » Mais ses sauts de joie se transformèrent quand elle vit apparaître sur le seuil, le visage guindé, austère et tragique de... Bout-de-Bois ! Du policier Dubois qui, prenant pour une fois son métier au sérieux, mettait la main gauche sur l'épaule de Bill, la droite sur celle de Shirley et déclarait gravement : « Au nom de la loi je vous arrête ! » La foudre tombant sur la tête des fugitifs ne les eût pas stupéfiés davantage. Bill se redressa. Mais le policier le secoua. « Je vais de ce pas rendre cette enfant aux personnes qui en ont assumé la responsabilité et la charge. Suivez-moi. Que faire ? Résister était impossible, mais Shirley n'était pas à court de ruse. Elle commença par sauter au cou du brave homme. « Ah ! mon pauvre Bout-de-Bois, je suis bien heureuse de te revoir et de te dire adieu avant de mourir. — Comment ? dire adieu avant de mourir ? — Comment ? fit-il, bouleversé. Pourquoi parlez-vous de cela ? — Parce que Mme Pérez me tuera si je reviens près d'elle, je le sais, elle me l'a dit. C'est une méchante, Bout de Bois, elle m'a battue, regarde les marques sur mon bras... regarde... c'est pour cela que je me suis sauvée. » Tout attendri, le brave Dubois commençait à faiblir. « Oh ! Bout-de-Bois, soupira la petite câline, au lieu de me renvoyer dans cet enfer, tu devrais nous aider au contraire à enlever Pepita qui est malheureuse aussi et à fuir en Amérique. — Mais, soupira le pauvre Bout-de-Bois qui hésitait, si vous partez là-bas, je ne vous verrai plus, moi ! — Pourquoi ? dit-elle, malicieuse. Viens avec nous ? Tu te feras cow-boy ! Tu courras la pampa sur un cheval impétueux. — Soit, fit-il, décidé par ce dernier argument. Je faillirai donc à la promesse que j'avais faite à Pepita de vous retrouver... Mais je ne veux pas être un traître. Je reste avec vous, je ne reparaîtrai pas là-bas. On me croira perdu... corps et biens, avec Darling. — Cher Darling ! dit Shirley en embrassant le museau du petit chien, comme je suis contente de l'avoir retrouvé ! Et pourtant c'était lui, j'en suis sûre, qui avait retrouvé ma trace, le méchant... et qui a failli nous perdre. »



L'excellent Bout-de-Bois n'avait pas été long à se laisser convaincre par Shirley. Il aimait trop la petite fille pour ne pas s'indigner de la sévérité excessive de Mme Pérez à son égard. Mais il conseilla une grande prudence. « Toute la police est à vos trousses dans les environs, ma petite Shirley. Si vous montrez seulement le bout de votre petit nez, on vous aura bien vite reconnue et ramenée à votre ennemie ! — Aussi, déclara Bill énergiquement, Shirley ne bougera pas d'ici ! C'est moi et vous qui nous occuperons de faire évader Pépita. — Et pendant ce temps-là je resterai toute seule ici ? fit-elle. — Non, pas toute seule, avec Darling qui te tiendra société. D'ailleurs j'ai conçu un plan qui ne sera pas bien long à exécuter. Sois sage, reste enfermée dans cette chambre et dans quatre heures nous te ramènerons Pépita et prendrons le paquebot pour l'Amérique dès demain matin. » Shirley promit de ne pas bouger, d'être bien sage. Que n'eût-elle promis pour gagner le bonheur et retourner dans la pampa près de ses chers amis où elle vivait en liberté. Cependant l'attente fut longue. Shirley eut beau pour se distraire faire répéter à Darling tous les tours que le petit chien avait appris au cirque, elle commençait à s'impatienter et à s'inquiéter bien fort lorsqu'elle vit revenir les deux hommes. Mais tout de suite leur mine déconfite et navrée la frappa. « Qu'y a-t-il ? Pourquoi ne ramenez-vous pas Pépita ? — Nous n'avons pas pu, avoua Bout-de-Bois désolé, car la pauvre demoiselle a été tellement émue par votre disparition qu'elle est tombée sérieusement malade. Elle est dans son lit avec une grosse fièvre. — Ma chère Pépita ! dit la petite en joignant les mains et en fondant en larmes. Je veux la voir. — Pour que les Pérez te reprennent et te fassent payer cher ta fuite ? — Non, non ! dit Bill qui paraissait très sombre, il faut partir. — Partir sans elle ? L'abandonner malade ? — Moi je resterai, dit le jeune homme, et je veillerai sur elle de loin. Mais notre ami va t'emmener en Amérique où tu m'attendras. Tu retrouveras tous nos amis au ranch et je viendrai t'y retrouver avec Pépita dès qu'elle sera guérie. » Et Shirley eut beau pleurer et supplier. On décida son départ pour le lendemain matin avec Bout-de-Bois qui se redressait très fier de sa mission de confiance. Cependant certaines formalités restaient à accomplir pour faciliter le départ de la petite fille sans que la police puisse avoir l'éveil. Bill dut sortir et recommanda Shirley au policier. Mais la mignonne enfant semblait très préoccupée. Soudain son visage s'éclaira. Elle avait trouvé une solution au problème qui la préoccupait. Délibérément elle dit à son ami : « Mon cher Bout-de-Bois, je veux bien ne pas bouger de cette chambre, mais j'ai très faim. Veux-tu aller me chercher des sandwiches et des bananes ? Dépêche-toi, et n'oublie pas du sucre pour Darling ! » Mais lorsque le brave Bout-de-Bois revint nanti de provisions, il eut la cruelle surprise de trouver la chambre vide et, à la place de Shirley, une lettre où la grosse écriture encore malhabile de l'enfant avait tracé ces simples mots : « Je ne peux pas abandonner ma chère Pepita malade. La tante Pérez ne voudra pas la soigner et l'oncle Pito ne saurait pas. J'y vais. A bientôt, je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur. »



Les yeux gros de larmes il tendit la lettre à Bill qui revenait. « La chère petite ! fit le jeune homme touché. Son bon cœur la rejette entre les mains de l'ennemi qu'elle avait fui à si grand peine. Et cependant elle sait qu'elle paiera cher sa fuite. Mais elle met l'amitié au-dessus de sa liberté ! C'est — C'est un ange ! » conclut Bout-de-Bois avec âme exprimant ainsi l'opinion de son jeune compagnon. Pauvre petite Shirley comme son petit cœur battait fort et douloureusement tandis qu'elle s'efforçait de retrouver à pied la route de la station balnéaire où Pépita souffrait ! Elle n'osait demander son chemin à personne car elle avait peur d'être reprise de force par les policiers de Mme Pérez, et elle connaissait assez celle-ci pour savoir que son premier soin eût été pour la punir de ne pas la laisser approcher sa chère Pépita. Il lui fallait donc regagner l'hôtel en cachette et là, aviser au meilleur moyen de retrouver la malade et de pénétrer auprès d'elle. Mais il commençait à faire nuit, et Shirley avait plusieurs kilomètres à faire avant de se trouver près de son amie. Elle commença donc à trotter résolument sur la longue route en dissimulant le mieux qu'elle pouvait, sous sa petite veste de garçon Darling qu'elle avait tenu à emporter avec elle. Le petit chien commençait à trouver le temps long et s'agitait en poussant de sourds gémissements. De temps à autre il sortait le bout de son nez que Shirley s'empressait de lui faire rentrer. Mais ce manège n'avait pas été sans attirer l'attention d'un homme qui cheminait sur la même route. Il s'approcha et interpella Shirley en ces termes : « Hé petit, où vas-tu donc si tard en cachant je ne sais quoi sous ta veste ? Tu m'as tout l'air d'un petit galopin qui s'est enfui de chez ses parents. » Enchantée de voir qu'on la prenait pour un garçon Shirley répondit hardiment ce qui en somme était la vérité : « Pas du tout m'sieur ! J'y retourne, au contraire ! — Bien vrai cela ? Et où demeurent-ils ? — A Bainville m'sieur ! — Et tu y vas à pied ? Mais c'est de la folie ! Que fait donc ta mère de te laisser courir les routes à cette heure ? — Elle est au ciel m'sieur, répondit Shirley la voix tremblante, et celle qui la remplace sur la terre est bien malade. C'est pour la soigner que je me hâte d'arriver. » L'inconnu fut touché : « Allons dit-il, tu m'as l'air d'un brave petit bonhomme ! Monte sur le cadre de ma bicyclette. Tu ne dois pas être bien lourd. Je te conduirai jusqu'auprès de Bainville car mon chemin bifurque à deux cents mètres à peine du pays. » Ravie, Shirley remercia de tout son cœur et s'installa devant l'homme. Elle n'était pas bien lourde, en effet, et ne ralentit guère l'allure du bicycliste. Arrivés en vue des premières lumières du pays il s'arrêta et la fit descendre : « Te voici presque arrivé, petit ! Au revoir, et bonne chance ! — Merci, m'sieur ! » dit-elle, toute réconfortée par cette aide providentielle. Et elle se mit à courir dans la direction de l'hôtel. Cependant, celui-ci était encore trop animé pour qu'elle puisse en approcher. Elle décida donc de se blottir dans les hortensias qui lui avaient servi de cachette au moment de sa fuite et d'y attendre minuit. Mais le jeune domestique qui avait eu une telle émotion en découvrant son visage sous la touffe de ses cheveux qu'il prenait pour un hortensia jaune n'avait pas encore compris ce phénomène. Il s'entêtait, malgré les railleries de ses camarades, à croire que le massif était habité par un lutin, et il passait tous ses loisirs à le guetter. Ce soir là son travail fini il venait y jeter un coup d'œil quand il tressaillit en apercevant la boule d'or formée par la tête bouclée de Shirley. Pris de peur l'innocent se mit à hurler : « L'hortensia jaune ! Il est revenu ! »



En entendant ces cris, la pauvre Shirley se crut perdue. L'alarme allait être donnée, on la découvrirait, Mme Pérez la reprendrait et l'éloignerait de la pauvre Pépita. Mais soudain elle eut une inspiration. Elle savait le jeune domestique un peu innocent et l'idée de se servir de lui jaillit dans son cerveau fertile. Alors d'une voix basse, grave, extraordinaire, elle commanda : « Silennnnnnce ! — Oh ! fit le malheureux terrifié, la fleur qui parle ! Je le disais bien que c'était un lutin. » Alors la malicieuse petite se risqua à hisser son visage au ras des fleurs et d'un ton tout à fait impressionnant : « Oui ! dit-elle, je suis le lutin des hortensias. Je te ferai beaucoup de mal si tu me désobéis », conclut-elle en faisant d'horribles grimaces. — Grâce, grâce, monsieur le lutin ! gémit le malheureux. — Mais, reprit le lutin bon prince, je te ferai beaucoup de bien si tu m'obéis, au contraire ! Écoute-moi bien. Tu ne dois parler à personne de ma présence, à personne, tu comprends. — Je... je comprends, je n'en dirai rien, fit-il tremblant. — Et puis tu vas aller chercher la grande échelle et tu la dresseras contre la troisième fenêtre au premier étage, sans faire de bruit. Va vite... et silence ! » Terrorisé, le pauvre garçon obéit scrupuleusement. Quand l'échelle fut posée contre la fenêtre de la chambre de Pépita, Shirley dit : « Là, maintenant, sauve-toi sans regarder en arrière ! » Mais elle se ravisa et lui cria soudain : « Non, non, avant d'aller te coucher, va donc voir à la cuisine s'il ne reste pas une cuisse de poulet ou n'importe quoi à manger. » Car Shirley n'avait pas dîné et mourait de faim, l'estomac creusé par toutes ces émotions. Lorsque son fidèle serviteur lui eut rapporté avec toutes les marques du plus grand respect et de la plus profonde terreur un demi-poulet en gelée, elle lui commanda : « Maintenant, va-t'en sans te retourner et ne parle de moi à personne. Mais demain matin, viens sous cette fenêtre retirer l'échelle et prendre ce qui sera attaché après ! » Quand il se fut éloigné, discret et peureux, la petite se risqua à sortir de son massif de fleurs. Elle n'avait pas voulu se montrer sous son aspect peu terrifiant au malheureux innocent afin de garder tout son prestige de lutin. En quelques secondes elle eut gravi les échelons tout en mordant à belles dents son poulet en gelée et elle riait encore du bon tour qu'elle venait de jouer lorsque son cœur se serra en apercevant à la lueur d'une veilleuse la chère et douce Pépita, étendue sur son lit, le visage fiévreux, renversé dans ses cheveux noirs. « Comme elle a l'air malade, songea la petite. Et cette horrible tante Pérez la laisse comme cela toute seule la nuit. Heureusement, me voilà ! Je vais la rassurer, la distraire, la guérir ! Comme elle va être heureuse, en me voyant revenue. » D'un bond elle s'élançait dans la chambre, courait au lit... « Pépita ! Chère Pépita ! Me voici !... C'est moi Shirley ! Ta petite Shirley... Je n'étais pas perdue !... » Mais hélas, Pépita, loin de manifester de la joie, regardait la petite de ses grands yeux remplis de fièvre, sans paraître la voir. « Pépita, reprit-elle effrayée, pourquoi ne me réponds-tu pas ? Tu m'en veux d'être partie ? Oui... j'ai eu tort. Mais je ne le ferai plus, plus jamais. Je ne te quitterai plus. »



Mais les grands yeux demeuraient fixes, le teint sans couleur, le corps immobile et figé. Alors un désespoir infini s'empara de l'enfant qui éclata en sanglots. « Pépita ! Mon Dieu ! elle est morte !... Morte comme ma pauvre petite maman !... A cause de moi !... Et je suis toute seule... toute seule ! » Shirley pleura longtemps persuadée que sa chère Pépita était morte de chagrin de l'avoir perdue. Pour son petit cœur tendre, c'était une peine de plus que de se sentir responsable d'un tel malheur et elle se repentait amèrement de sa fuite. Affaissée dans un fauteuil, auprès du lit, elle sanglotait, sans songer davantage à se restaurer et ses larmes tombaient en pluie sur le malheureux poulet en gelée abandonné sur ses genoux. Soudain, cependant, la petite se dressa à demi. La voix tremblante, hésitante, de Pépita s'élevait dans la pièce : « Shirley ! Ma petite Shirley ! — Pépita ! Elle vit ! C'est moi qu'elle appelle !... Me voici, me voici, chère Pépita ! » s'écria l'enfant en s'élançant vers le lit. Mais hélas ! la malade était encore incapable de la reconnaître ! Cependant ces quelques mots avaient suffi à rassurer Shirley. N'ayant jamais eu l'occasion de voir un malade qui délire, elle ne comprenait pas comment son amie pouvait l'appeler et ne pas la reconnaître, mais elle vivait, c'était le principal. Naïvement la petite se disait : « Ce doit être sa maladie de ne pas voir les gens qui sont autour d'elle. Tant mieux quand il s'agit de la tante Pérez, au moins elle ne voit pas son grand vilain nez !... D'ailleurs, je la guérirai bien vite, maintenant que je suis là ! Et elle vivra ! Quel bonheur ! Quelle joie ! » Et prise d'un de ces accès d'exubérance qui lui sont familiers, Shirley se mit à gambader à travers la chambre. Soudain, elle cria : « Et mon poulet, où est-il ? Mais c'est que j'ai faim, moi, maintenant que je sais que Pépita vivra. » Et ayant retrouvé sur la descente de lit son malheureux poulet dont la gelée s'était à moitié liquéfiée sous la pluie de ses larmes, elle se mit à mordre dans la chair qui lui parut un peu amère. « Tiens ! il est plus salé que tout à l'heure ! C'est bizarre ! songea-t-elle. Bah ! il y a de l'eau dans la carafe. » S'étant rafraîchie, elle s'aperçut que la nuit s'achevait et que le ciel commençait à pâlir. Elle courut à la fenêtre... « Pourvu qu'il pense bien à venir chercher l'échelle ! Que penserait-on en la voyant ! » Puis elle attacha au montant de bois un petit billet ainsi conçu : « Merci pour le poulet, il était très bon. Apportes-en un autre ce soir à onze heures... mais un peu moins salé. LE LUTIN. »

Puis, ayant paré ainsi à la première difficulté qui était de se nourrir en cachette, elle ne pensa plus qu'à sa chère malade. Doucement elle lui baignait le front avec de l'eau de Cologne. Elle mouilla ses lèvres de tisane, réchauffa la bouillotte électrique glissée entre ses draps, arrangea son lit et ne sachant que faire d'autre, s'assit près d'elle en tenant une de ses mains. Mais, pendant cette immobilité forcée, l'active Shirley réfléchissait. Aussi, lorsqu'un bruit de pas se fit entendre derrière la porte, son plan était fait et elle n'eut qu'un bond à faire dans la cheminée dont elle redescendit la trappe derrière elle, pour devenir invisible tout en entendant ce qui se disait. Bien lui en prit, car c'était le docteur qui entrait avec Mme Pérez. Tout de suite, il félicita la tante de Pépita. « Cette chambre est parfaitement rangée et la malade bien installée. Si vous continuez à la soigner aussi bien, elle guérira très vite. » Mme Pérez, qui savait fort bien qu'elle avait abandonné sa nièce depuis la veille au soir, reçut cependant le compliment sans protester. Mais Shirley n'était pas tranquille !



Cachée dans la cheminée Shirley tremblait à l'idée que les soins qu'elle avait donnés à Pépite pendant la nuit risquaient d'attirer l'étonnement et la curiosité de la terrible tante. Mais celle-ci ne songeait qu'à fuir cette chambre de malade. Égoïste et sans cœur, elle détestait donner des soins et c'est à peine si elle écouta les prescriptions du docteur, qui paraissait un excellent homme. Enhardie par la bonté qu'il témoignait à sa chère Pépita, Shirley profitant de ce que Mme Pérez était sortie pour réclamer de la tisane, se risqua à le tirer par le bas de son pantalon. Surpris, le docteur se retourna, se baissa... « Ah çà ! On laisse donc un chien dans cette chambre de malade ? » Mais une petite voix lui répondit : « Ce n'est pas un chien, docteur. Mais dites, est-ce vrai qu'elle va guérir ? » Par-dessous la trappe à demi soulevée un petit visage tout barbouillé de suie et de larmes se montrait suppliant. « Dites, monsieur le docteur ? Elle ne va pas mourir, n'est-ce pas ? — Non, non, mon petit enfant, dit-il tout attendri. Mais que diable faites-vous là ? » Cependant le pas de Mme Pérez se rapprochant fit rentrer Shirley dans sa cachette après avoir supplié : « Ne dites pas que je suis là, surtout. On m'empêcherait de la soigner, docteur ! Chut ! Chut ! » Ahuri, le docteur vit disparaître le nez noir et le petit doigt levé. Il se demandait encore ce que tout cela signifiait quand Mme Pérez rentra dans la chambre. Bientôt, il en sortit à son tour derrière l'insensible tante, très perplexe sur ce qu'il laissait derrière lui. Que signifiait ce petit diable noir qui sortait et rentrait dans sa boîte comme un automate ? Pourquoi cet enfant avait-il peur d'être chassé ? Il était bien un peu inquiet pour sa malade. Mais le lendemain il trouva tout si parfait, la chambre si bien tenue et ses prescriptions si bien suivies, qu'il fut tout rassuré. « C'est extraordinaire, dit-il, la malade est beaucoup mieux soignée que les premiers jours, il me semble ! — C'est que j'ai hâte de la voir sur pied, » soupira la tante Pérez, qui cependant n'entrait pas trois fois par jour dans la chambre. Mais un tout petit doigt noir qui avait maculé le coin de son ordonnance vint éclairer le docteur. La parfaite infirmière dont les soins scrupuleux permettraient de sauver la malade n'était autre que le petit diable noir de la veille. Aussi, pour donner les prescriptions à suivre, prit-il la précaution de se tourner vers la cheminée dont la trappe ondulait légèrement, sans se préoccuper de Mme Pérez, fort surprise de cette attitude. D'une voix forte il lança joyeusement : « Si la malade continue à être aussi bien soignée, elle guérira vite ! » Ce qui amena dans la cheminée un bruit extraordinaire et terrible. « Ciel ! Que se passe-t-il ? » s'écria Mme Pérez, surprise. — Hum ! Hum ! Hem ! » fit très fort le bon docteur pour couvrir le bruit insolite. Mais à ce moment il ressentit un chatouillement imprévu au mollet. Il agitait sa jambe pour se débarrasser de cette sensation, quand Mme Pérez surprise lui demanda ce qu'il avait à danser ainsi. Alors, le chatouillement fut remplacé par un vigoureux pinçon et soudain le docteur comprit qu'une petite main avait dû se glisser par-dessous la trappe pour l'atteindre. « Rien, rien du tout, madame ! » s'empressa-t-il de dire. Mais aussitôt seul il découvrit dans sa bottine un petit billet qu'on y avait glissé et sur lequel une écriture enfantine traçait : « Merci, mon bon docteur ! Je vous aime de tout mon cœur, Shirley. »



« Shirley ? Mais c'est l'enfant qu'on recherchait partout ! » Le pauvre docteur était dévoré de scrupules. Que devait-il faire ? Avait-il le droit de ne pas révéler la cachette de cette enfant que toute la police locale recherchait depuis plusieurs jours ? D'autre part, que ferait-on du petit diable noir et quelle partie que deviendrait sa malade ? Très perplexe il décida d'aviser dès le lendemain, laissant encore une nuit de répit à l'enfant. Pendant ce temps, Shirley continuait tranquillement son rôle de garde malade. Elle était peu gênée par Mme Perez, qui ne faisait dans la chambre que de brèves et rares apparitions. Tous les soirs elle descendait par la fenêtre un petit panier au bout d'une ficelle et le pauvre innocent, qui croyait toujours au lutin, le chargeait de victuailles. Tout allait donc pour le mieux, d'autant plus que la santé de Pépita s'améliorait chaque jour et, une nuit, l'enfant eut la joie de voir les chers bras se tendre vers elle, la douce voix l'appeler par son nom. Pépita la reconnaissait ! Elle était guérie ! Ce furent de longs baisers et des confidences, sans fin et lorsque le docteur parut le matin, il trouva la jeune malade assise, le regard heureux et la lèvre souriante.

« Hé Hé ! Mais voici, il me semble une cure superbe, dit-il en jetant involontairement un regard vers la trappe de la cheminée. Vous êtes guérie, mais vous paraissez surtout bien joyeuse petite — Oh ! oui, docteur » dit Pépita avec joie. Mme Pérez haussa ses maigres épaules : « Ces jeunes filles sont folles ! Celle-ci était tombée malade de chagrin d'avoir perdu sa chère Shirley. Et la voici maintenant aussi souriante et joyeuse que si elle l'avait revue. — Mais, risqua le docteur qui songeait que le moment de la confession était peut-être venu. Peut-être l'a-t-elle revue en effet. » Mais à ce moment, il sentit son mollet gauche pincé si violemment qu'il se hâta de reprendre tout en agitant la jambe ! « En songe en songe certes. Enfin, je veux dire... » Surprise Mme Pérez lui jeta un regard méprisant. Drôle de docteur, vraiment ! Il radotait, et de plus il avait le fâcheux tic de secouer tout le temps les jambes dans tous les sens. Enfin ! Pourvu qu'il finisse de guérir Pépita... C'était l'essentiel. « Car nous sommes décidés à repartir en Amérique dès sa guérison complète vous savez, docteur ! J'en ai assez de ce pays. — Mais, et Shirley ? risqua timidement Pépita alarmée.

— Tant pis pour Shirley. Nous la laisserons où elle est ! La petite peste n'avait pas à se sauver. » En entendant ces mots, l'espiègle Shirley ne put s'empêcher de pincer à son tour la jambe de la méchante tante qui se tenait justement debout devant la cheminée. Puis elle baissa vivement la trappe. « Aïe ! Ah ! là, là ! s'écria Mme Pérez épouvantée. — Qu'y a-t-il ? Qu'avez-vous ? demanda le docteur tandis que Pépita se retenait à grand'peine de rire. — Je ne sais pas. J'ai... Je suis... Je suis pincée. Ce doit être une crampe comme vous docteur. C'est peut-être contagieux ! » Déjà elle sortait précipitamment, craignant d'approcher plus longtemps un homme affligé d'un tic contagieux. Alors la trappe se releva et une boule noire vint rouler aux pieds du docteur. « Grâce pitié mon bon docteur ! Ne me trahissez pas. On me tuerait ! — On la chasserait, reprit Pépita, les mains jointes. Et moi je mourrai... Ne parlez pas cher docteur. » Attendri, il les considérait et finit par dire : « Allons, je ne veux pas avoir vos deux cadavres sur la conscience ! Je ne dirai rien mais, par contre, vous allez tout me raconter ! — Oh ! le bon, le brave docteur ! » s'écria Shirley qui sans plus de façons, vint lui sauter au cou, ce qui eut pour effet de le barbouiller de suie.



« Mes enfants, dit le docteur lorsqu'elles eurent achevé leurs confidences, vous avez bien fait de vous confier à moi. Je vais tâcher d'arranger cette situation qui ne peut plus durer ainsi ! » Et il partit sur ces mots énigmatiques, laissant les deux amies à demi rassurées. Or la nuit suivante, au moment où Shirley faisait descendre au bout de sa ficelle le panier qui servait à son ravitaillement, elle eut un saisissement en entendant chuchoter au-dessous d'elle et des ombres s'agiter. « Ça y est, songea-t-elle, je suis prise ! » Et, déjà elle cherchait comment elle pourrait s'évader quand une voix tremblante et bien connue appela d'en bas : « Shirley ?... Comment va-t-elle ? » Un sourire détendit le visage de la petite qui chuchota à son tour : « Elle va mieux, beaucoup mieux, cher Bill ! Ne t'inquiète pas et attends de mes nouvelles à l'Hôtel de France ! Je vous aime bien tous les deux ! Mais sauvez-vous ! » Car elle redoutait ce qui arriva. En effet, en venant apporter ses provisions au lutin, le jeune domestique aperçut ces ombres et les prenant pour celles de voleurs s'enfuit à toutes jambes en oubliant de laisser son paquet. « Allons, se dit philosophiquement Shirley, je jeûnerai demain ! » Et ayant vu ses deux amis s'éloigner rapidement, elle revint prendre, auprès du lit de Pépita endormie, sa place de garde-malade.

Mais pendant ce temps, un combat terrible se livrait dans le cœur desséché de Mme Pérez. Le docteur lui avait fait le matin de sévères reproches qui l'avaient laissée troublée. « Comment, madame, lui avait-il dit, j'apprends que vous n'êtes entrée que deux fois par jour dans la chambre de votre nièce ? Mais vous pouviez la laisser mourir en agissant ainsi ! Et vous auriez été responsable de sa mort, comme vous l'êtes sans doute de celle de cette malheureuse enfant, cette petite Shirley qui s'est enfuie lasse de vos injustices et de vos sévérités et qui a dû périr, noyée en mer ! Vous êtes aussi criminelle que si vous l'aviez tuée et la justice pourrait bien vous mettre en cause ! Sans parler de votre conscience qui me paraît bien endormie ! » Or, depuis ce moment voici justement que cette conscience semblait vouloir se réveiller et elle jouait à Mme Pérez des tours atroces ! Il semblait à tous instants à la pauvre femme qu'une voix l'appelait et lui criait des reproches pour sa conduite sans pitié. Elle se mettait à trembler, à murmurer seule des mots sans suite, enfin, elle, si dure jadis, semblait en proie à une violente crise de remords. Plus égoïste et froide que méchante, elle comprenait seulement combien sa conduite était répréhensible et l'idée d'avoir provoqué même indirectement la mort de Shirley, lui devenait odieuse. « Je ne plus vivre avec cette idée-là, se répétait la malheureuse, je ne pourrai plus être tranquille. » Et elle s'agitait, se retournait dans son lit, sans trouver le sommeil. Alors elle se souvint d'un conseil du docteur : « Allez donc cette nuit faire un petit tour dans la chambre de votre nièce. Vous aurez une surprise. » Et, se levant, elle se dirigea silencieusement vers cette chambre. A travers la porte, elle écouta. Nul bruit. Elle soupira : « Heureusement celle-ci vivra ! C'est bien assez de la mort de l'autre. » Doucement, elle tourna le bouton, poussa la porte. Alors saisie, épouvantée et stupéfaite, elle aperçut dans un fauteuil près du lit, celle qu'elle croyait morte, perdue à jamais par sa faute : Shirley. Mais c'est elle ! C'est bien elle !... Fatiguée par ses longues veilles, l'enfant s'était endormie dans son attitude de petite infirmière et reposait confiante.

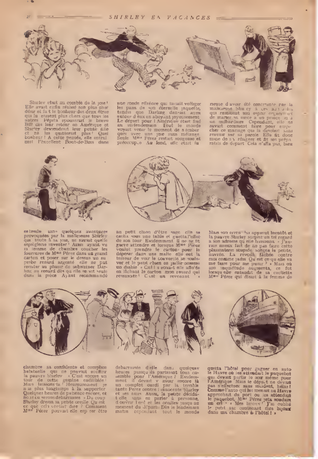


Comme frappée par la foudre Mme Perez demeurait toujours immobile devant l'enfant endormie. Soudain, une multitude de choses insoupçonnées lui apparaissaient, lumineuses. Tout d'abord ces soins éclairés et constants dont Pépita avait été l'objet et qui l'avaient sauvée, puis les distractions du docteur quand il regardait la cheminée... et même certain pinçon ressenti au mollet la veille. Mais la tante Pérez, jadis si terrible, ne songeait guère à se fâcher ! Devant l'enfant qu'elle avait crue perdue par sa faute et qui discrètement, dans l'ombre, avait si gentiment, si généreusement accompli sa tâche vis-à-vis de la malade, un attendrissement inhabituel, imprévu la prenait. Les mains jointes, les lèvres tremblantes, les larmes aux yeux, elle répétait tout bas : « Shirley ! Ma petite Shirley ! Elle vit. Je vais pouvoir vivre moi-même et dormir. » Car il faut bien avouer qu'un peu de soulagement égoïste se mélangeait à l'attendrissement de Mme Pérez. Mais, malgré cela, le retour qu'elle venait de faire sur elle-même était assez grand pour la transformer. Aussi, fut-ce d'un baiser qu'elle vint éveiller Shirley. Mais tel fait était si extraordinaire que la petite fille, en ouvrant les yeux pour apercevoir le visage anguleux si près du sien, ne put retenir un grand cri de frayeur : « Au secours ! Au secours ! » A ce cri Pépita s'éveilla et M. Perez se précipita dans la chambre en pyjama, suivi de quelques curieux. « Shirley ! s'écria l'excellent homme en fondant en larmes de joie.

— Oui, Shirley enfin retrouvée et qui désormais sera heureuse près de nous, reprit Mme Perez humblement. Shirley, ma petite Shirley, tu ne veux donc pas que je t'embrasse ? » Alors l'enfant qui s'était pelotonnée dans le coin du fauteuil quitta son attitude terrifiée. Elle releva vers son ancienne ennemie son visage rose redevenu souriant et ingénument elle expliqua avec sa grâce qui savait si bien faire refleurir le rire parmi les larmes : « Mais, si, je veux bien. Seulement j'avais cru que vous alliez me mordre alors ! » Le lendemain un déjeuner joyeux réunissait la famille Pérez et Shirley réconciliées. On fêtait le départ pour l'Amérique qui devait avoir lieu deux jours plus tard, car Pépita, complètement remise, s'était jointe à sa petite amie pour ce repas de réconciliation. Mais Mme Pérez considéra le couvert mis avec surprise. « Mais, fit-elle, il y a deux assiettes de trop, il me semble !

— Non, non, dit Shirley malicieuse, parce que j'ai fait des invitations ce matin. » Et se tournant vers la porte de la salle à manger elle montra Bout-de-Bois et Bill qui arrivaient, intimidés. « J'ai pensé que je pouvais les inviter, dit-elle à Mme Pérez, car si c'est à Bout-de-Bois que vous devez de m'avoir retrouvée, c'est à notre cher ami Bill, que voici, que revient l'honneur de m'avoir sauvée en mer alors que j'allais périr dans la tempête ! — Ah ! s'écria imprudemment Mme Pérez qui, à cette idée, sentait un frisson lui courir dans le dos, j'en serais morte à mon tour ! Brave jeune homme, soyez le bienvenu parmi nous et demandez-moi ce que vous pouvez désirer, je l'accorde d'avance.

— Ah ! quelle chance ! cria Shirley plus malicieuse que jamais, car il y a longtemps qu'il voulait vous demander la main de Pépita, que son père lui avait déjà promise là-bas, au ranch ! » Un peu vexée, Mme Pérez ne put cependant se dédire et bientôt le déjeuner d'adieu devint un joyeux repas de fiançailles.



Shirley était au comble de la joie ! Elle avait enfin réalisé son plus cher désir et fait le bonheur des deux êtres qui lui étaient plus chers que tous les autres. Pépita épouserait le brave Bill dès leur retour en Amérique et Shirley deviendrait leur petite fille et ne les quitterait plus ! Quel bonheur ! A cette pensée, elle entraînait l'excellent Bout-de-Bois dans une ronde effrénée qui faisait voltiger les pans de son éternelle jaquette, tandis que Darling dansait aussi autour d'eux en aboyant joyeusement. Le départ pour l'Amérique était fixé au surlendemain. Tout le monde voyait venir le moment de s'embarquer avec une joie sans mélange. Seule Mme Pérez restait songeuse et préoccupée. Au fond, elle était furieuse d'avoir été contrainte par la malicieuse Shirley à ces unions qui ruinaient son espoir orgueilleux de marier sa nièce à un prince ou à un milliardaire. Cependant, elle ne savait comment faire pour empêcher ce mariage qui la désolait sans revenir sur sa parole. Elle fit donc mine de s'y résigner et fit ses préparatifs de départ. Cela n'alla pas, bien entendu, sans quelques aventures provoquées par la malicieuse Shirley qui, toute à sa joie, ne savait quelle espièglerie inventer ! Ainsi, ayant vu la femme de chambre coucher les fourrures de Mme Pérez dans un grand carton et poser sur le dessus un superbe renard argenté, elle ne put résister au plaisir de substituer Darling au renard dès qu'elle se vit seule dans la pièce. Ayant recommandé au petit chien d'être sage, elle se cacha sous une table et guetta l'effet de son tour. Evidemment, il ne se fit guère attendre et lorsque Mme Pérez voulut prendre le carton pour le déposer dans une malle, elle eut la terreur de voir le couvercle se soulever et le petit chien en jaillir comme un diable. « Ciel ! s'écria-t-elle affolée en lâchant le carton, mon renard qui ressuscite ! C'est un revenant... » Mais son erreur lui apparut bientôt et la pauvre Shirley surprit un tel regard à son adresse qu'elle frissonna. « J'aurais mieux fait de ne pas faire cette plaisanterie stupide, songea la petite, navrée. La revoilà fâchée contre moi comme jadis. Qu'est-ce qu'elle va me faire pour me punir ? » Mais où son inquiétude augmenta, ce fut lorsqu'elle entendit de sa cachette Mme Pérez qui disait à la femme de chambre, sa confidente et complice habituelle, qui ne pouvait souffrir la pauvre Shirley : « C'est encore un tour de cette gamine endiablée ! Mais laissons-la ! Heureusement, je n'ai plus longtemps à la supporter. Quelques heures de patience encore, et nous en serons débarrassés. » Du coup Shirley dressa sa petite oreille. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Comment Mme Pérez pouvait-elle espérer être débarrassée d'elle dans quelques heures, puisqu'ils partaient tous ensemble pour l'Amérique ? Evidemment, il devait y avoir encore là un complot ourdi par la terrible tante Pérez contre l'innocente Shirley et ses amis. Aussi, la petite décida-t-elle, sans en parler à personne, d'ouvrir l'œil et les oreilles jusqu'au moment du départ. Dès le lendemain matin, cependant, tout le monde quitta l'hôtel pour gagner en auto le Havre où les attendait le paquebot qui devait partir le soir même pour l'Amérique. Mais le départ ne devait pas s'effectuer sans incident, hélas ! Comme l'auto qui les menait au Havre approchait du port où les attendait le paquebot, Mme Pérez jeta soudain un cri : « Mes bijoux ! J'ai oublié le petit sac contenant mes bijoux dans ma chambre à l'hôtel ! »



— Miséricorde ! s'exclama l'oncle Pito sortant de son calme habituel. Il y en a pour plus de cent mille dollars ! Que faire ? — Il faut retourner les chercher ! décréta la tante de Pépita. Il y a largement le temps, puisque le paquebot ne quitte le port que ce soir. Mais il est inutile d'y aller tous. — J'irai donc, dit l'oncle résigné. — Non, mon ami, fit-elle d'un air aimable. Inutile de vous fatiguer par cette chaleur. Vous allez venir à bord avec nous pour installer votre cabine tranquillement. Pendant ce temps, monsieur Bill, qui est le plus jeune et qui bénéficie de mon entière confiance puisque le voici presque de la famille, retournera avec l'auto chercher le précieux sac. » Ces paroles aimables accompagnées du plus gracieux sourire que le visage pointu pouvait distribuer émurent l'excellent Bill. « Madame, dit-il avec chaleur, je suis touché de cette marque de confiance. Soyez tranquille, je ne tarderai pas à être de retour avec ce dépôt inestimable. » On arrivait au quai. Mme Perez descendit majestueusement d'auto entraînant Pépita, puis lorsque l'oncle Pito fut descendu à son tour, elle dit gracieusement : « Vous pouvez emmener M. Dubois et Shirley si cela leur fait plaisir. C'est une promenade. » Et, sans attendre la réponse, elle claqua la portière, faisant signe au chauffeur de démarrer. Les deux hommes étaient tout à leur orgueil de cette mission de confiance, mais Shirley fronça légèrement le sourcil. « On dirait qu'elle veut nous éloigner », songea-t-elle, inquiète vaguement. Et, tout haut, elle demanda impétueusement à Bout de Bois : « A quelle heure part le paquebot ? Le savez-vous ? — Mais oui, cet après-midi à quatre heures. — Ah ! bon, fit-elle rassurée. Il n'est pas encore une heure, nous avons le temps largement d'être revenus. Elle doit simplement vouloir machiner quelque tour en notre absence. » Le chauffeur allait bon train et il n'y avait pas une heure entre le Havre et la plage au bord de laquelle se trouvait l'hôtel dans lequel Mme Pérez avait oublié ses bijoux. Cependant, lorsque les deux hommes et la petite fille se présentèrent au bureau, on fit mille difficultés pour les laisser monter à l'appartement quitté par les Pérez. Délibérément Shirley demanda le directeur et s'avançant d'un air intrépide elle déclara : « Monsieur, il faut me laisser monter tout de suite dans mon ancienne chambre, parce que j'ai oublié ma poupée et je ne veux pas partir sans elle. » Comme l'enfant était très populaire à l'hôtel on consentit à la laisser monter accompagnée de ses deux amis. Mais, arrivés dans l'appartement, ils cherchèrent vainement le fameux sac contenant les bijoux. Il n'était pas là. « Quel malheur ! se désolait l'innocent Bill. Quelqu'un aura pénétré dans cette pièce avant nous et aura volé ce sac précieux. Il va falloir retourner les mains vides. Pourvu qu'on ne nous soupçonne pas, nous, de l'avoir dérobé ! » Mais Shirley songeait à tout. Elle se souvint de son petit ami, l'innocent groom de l'hôtel, qui la prenait pour un lutin et le fit appeler.



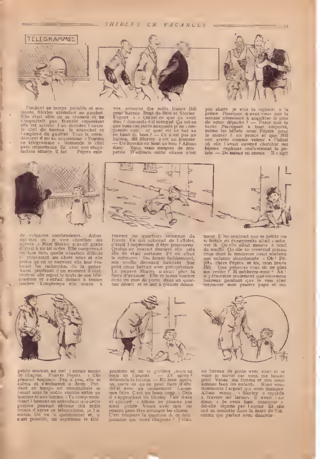
Quand Shirley eut en face d'elle le malheureux gamin dont la naïveté lui avait déjà servi beaucoup, elle prit sa grosse voix, se redressa et demanda : « Me reconnais-tu ? Je suis le lutin que tu as aidé. Je t'ai promis une récompense et tu l'auras si tu me réponds franchement. Qui a pénétré dans cette chambre depuis que Mme Pérez l'a quittée ? Tu dois le savoir, puisque tu surveilles cet étage. » Le gamin terrorisé répondit franchement : « Personne ! Je le jure ! Les clefs ont été déposées au bureau par la dame au nez pointu elle-même. On n'est pas entré ici depuis qu'elle est partie. » Dans la pièce, Bout-de-Bois et Bill continuaient leurs investigations. Ils cherchaient partout : sous le lit, dans les armoires, même dans la baignoire. Mais Shirley, elle, réfléchissait : « Si personne n'est entré, c'est donc que le sac n'a pas été volé, mais emporté par la tante Pérez elle-même. Pourquoi alors faire semblant de l'avoir oublié ? Ah ! j'y suis ! j'avais bien deviné qu'elle voulait nous éloigner, et ses paroles de l'autre soir : « Nous en serons bientôt débarrassés... » La lumière se faisait dans son esprit. Elle jeta un tel cri que Bill et Bout-de-Bois sursautèrent, tandis que le petit groom, croyant sa dernière heure arrivée, se précipitait à genoux. « Partons ! Vite, partons, l'auto ! — Mais le sac, les bijoux, dirent ensemble les deux amis. — Hé ! vous n'avez pas compris ? Il n'y a ni sac, ni bijoux ! On a voulu nous éloigner, nous attarder par des recherches et, pendant ce temps-là, laisser le paquebot partir sans nous pour New-York ! — Serait-il possible ? fit le naïf Bout-de-Bois en joignant les mains. Un tel complot ! » Mais Shirley ne l'écoutait plus et déjà courait dans l'escalier, les deux amis sur ses talons. Ils se croyaient déjà sauvés, lorsque le directeur de l'hôtel se précipita vers eux et les désignant à deux gendarmes : « Les voici, ce sont eux ! Arrêtez-les ! — Nous arrêter ? Mais pourquoi ? firent les deux hommes ahuris. — Pour que le bateau file sans nous, je vous l'avais dit ! » cria Shirley qui glissait entre les jambes des gendarmes si adroitement qu'elle les fit tomber à la renverse tous les deux. Et, s'élançant dehors de toute la vitesse de ses petites jambes : « Vite ! Filons ! L'auto ! » Mais hélas ! l'auto n'était plus à la porte de l'hôtel où ils l'avaient laissée. En voyant cela, Shirley n'eut pas de peine à convaincre les deux camarades que le tour venait bien de Mme Pérez pour se débarrasser d'eux trois. Cependant les gendarmes qui s'étaient ramassés, et le personnel de l'hôtel s'élançaient déjà vers les trois fuyards. Il ne fallait pas se laisser prendre ou c'était le paquebot manqué irrémédiablement. Mais sans auto, que faire ? C'est encore Shirley qui eut le trait de génie qui devait les sauver. Brusquement, elle fit volte-face en murmurant aux deux amis : « Filez au garage, louez une voiture et attendez-moi. » Puis délibérément elle s'élança tête baissée sur le groupe de leurs poursuivants. Ceux-ci surpris, s'arrêtèrent. Mais en une seconde l'enfant terrible les eut conquis d'un sourire : « Vous n'allez tout de même pas m'arrêter, moi, la petite Shirley ? » L'indécision des gendarmes devant la petite fille était comique ; quant au personnel de l'hôtel qui connaissait bien Shirley, il protesta d'une seule voix.



« Ah non non, pas elle Les autres ! — Mais pourquoi voulez vous les arrêter ? demanda t elle surprise Ils n'ont rien fait de mal ? — On vient de nous téléphoner du Havre que c'étaient de dangereux malfaiteurs qu'il fallait enfermer au plus tôt ! — Ah ! bon » dit Shirley qui pensa aussitôt, « Encore un tour de la tante Perroquet ! » Et tout haut d'un air profond elle dit « Mais au lieu de leur courir après comme ça vous feriez mieux de monter tout de suite voir ce qu'ils ont fait là haut dans la chambre du premier étage — Qu'est-ce qu'ils ont fait ? demanda le directeur inquiet — Oh ça dit la petite d'un air tendu Vous le verrez bien assez tôt par vous mêmes ! — Allons y ! Courons tous, Qu'est-ce que ces bandits ont bien pu faire ? » s'écria à son tour le portier rempli d'angoisse par les malicieuses paroles de Shirley Pourvu qu'ils n'y aient pas déposé une bombe ? A toute allure il faisait demi-tour et remontait l'escalier ce que voyant tout le personnel de l'hôtel le suivit Seuls, les gendarmes hésitaient Alors Shirley confidentielle murmura « Vous savez il y a encore un bandit là-haut » Alors les pauvres gendarmes, ahuris par ces aventures contradictoires s'élancèrent aussi dans l'hôtel Pendant ce temps Shirley reprenait sa course vers le garage qu'elle savait tout proche. Elle y arriva toute essoufflée et bondit dans une auto que les deux amis avaient louée et qui ronflait déjà de tout son moteur « Vite, au Havre nous avons peut être encore le temps d'arriver avant le départ du paquebot — Il n'est que trois heures dit Bout de-Bois en consultant sa montre En poussant la voiture on peut très bien. Mais, mais ma chère petite enfant, m'expliquerez vous enfin quelles sont toutes ces aventures qui nous arrivent successivement ? » Elle ne put s'empêcher de rire devant son air effaré « Pauvre Bout-de-Bois quand il comprendra quelque chose Cependant, c'est simple ! La méchante tante Perez n'a pas renoncé à son rêve orgueilleux de marier sa nièce à un prince Furieuse d'avoir été obligée de consentir à ses fiançailles avec notre cher Bill elle a voulu nous empêcher de rejoindre à temps le paquebot Vous comprenez en se débarrassant de vous deux, elle était soulagée enfin de ma présence qu'elle déteste Alors, elle a fait semblant d'oublier quelque chose Et puis c'est elle qui a téléphoné à l'hôtel pour l'avertir que de dangereux malfaiteurs étaient en train de piller une chambre Tout cela pour nous empêcher d'arriver à temps Pourvu qu'elle ne réussisse pas Que deviendrait notre chère Pépita sans nous livrée seule à cette méchante tante Perroquet ? Vite, Bill Vite » Hélas ! le pauvre Bill eut beau conduire la voiture à une allure folle Il fallut bien se rendre compte qu'il était impossible d'arriver à temps pour prendre le paquebot Ils arrivèrent sur le quai juste pour voir celui-ci s'éloigner avec majesté des côtes de France Tout à fait à l'arrière, Shirley, en larmes reconnut une petite silhouette penchée qui faisait de grands signaux désespérés « C'est Pepita dit elle en sanglotant Elle nous a vus ! Mais elle ne peut rien, rien Et nous voici séparés ! »



Un long moment les trois amis restèrent aussi consternés l'un que l'autre sur le quai que le bateau venait de quitter emportant celle qu'ils aimaient tant. « Chère Pépita soupira Bill, pourvu qu'elle ne nous accuse pas ! Pourvu qu'elle comprenne que si nous l'avons laissée partir seule ce n'est pas de notre faute ! Ne nous oubliera-t-elle pas ? — Jamais Pépita ne nous oubliera dit Shirley avec feu. — Mais que va-t-elle devenir livrée seule à cette terrible femme qui est sa tant ? » demanda le pauvre policier Dubois qui commençait à peine à comprendre tous les événements rapidés qui venaient de bouleverser leur existence. « Mais elle n'y restera pas longtemps dit chaleureusement Bill. Je la délivrerai et la reconduirai chez son père. — Oui nous la délivrerons affirma Shirley en frappant le sol de son petit pied. — Ah ? reprit le policier perplexe. Alors où allez-vous faire ? — Prendre le premier paquebot pour courir après elle déclara la petite fille avec vivacité. — Mais non. Louer un petit bateau pour rattraper le transatlantique qui l'emporte, corrigea Bill plus avisé. — Oui oui répondit Bout-de-Bois en se grattant le crâne ce qui chez lui était signe de grosse perplexité. Mais pour faire tout cela il faut de l'argent, beaucoup d'argent. En avez-vous ? » Bill et Shirley calmés comme s'ils avaient reçu une douche froide se regardèrent avec désespoir. « J'ai... sept sous avoue Shirley après avoir fouillé toutes ses poches avec fièvre. Et toi Bill ? — Moi, il me reste trente-deux francs conta piteusement Bill à ses amis. — Et moi vingt-huit ! conclut l'excellent Bout-de-Bois. Je ne crois pas que c'est avec cela que nous retournerons en Amérique ! — Que faire alors ? Que faire ? » Cette question restant sans réponse Shirley jeta soudain un grand cri. Elle avait une idée ! « On va envoyer un télégramme au père de Pépita pour qu'il nous envoie l'argent nécessaire au retour ! — Excellente idée ! » déclara Bill qui se mit à le rédiger. Mais les télégrammes coutent cher pour l'Amérique ! Il fallut recommencer celui-ci cinq fois en supprimant chaque fois quelques mots. Enfin ils se décidèrent pour un texte aussi bref que possible. Mais toutes leurs ressources réunies ne suffisaient pas encore à en acquitter le prix. « Donnez-le moi, fit Shirley avec assurance. Je me débrouillerai... On me fera crédit pour quelques jours. Je vais parler à l'employé... » Elle était si mignonne que les deux amis ne doutèrent pas qu'elle ne puisse attendrir même un ogre. Ils lui confièrent donc le télégramme et leur argent et lui fixèrent rendez-vous dans un square tout proche. Mais hélas ! l'employé auquel Shirley eut affaire n'était pas un ogre, mais quelque chose de pire : un stupide ! Il ne comprit qu'une chose aux explications de la petite fille : c'est qu'elle voulait faire partir un télégramme sans pouvoir le payer et il courut chercher son chef. « Mon sieur, il se passe quelque chose de louche. Une enfant pas plus haute qu'une pomme veut télégraphier en Amérique pour demander dix mille francs à je ne sais qui et elle ne peut pas payer le câble. D'ailleurs ce doit être un complot, car le sens de la dépêche est incompréhensible. Ce doit être du langage chiffré, venez vite. »



Pendant ce temps paisible et souriante, Shirley attendait au guichet. Elle était sûre de sa réussite et ne s'inquiétait pas. Bientôt cependant elle vit arriver l'un derrière l'autre le chef du bureau, le sous-chef et l'employé du guichet. Tous la considéraient d'un air inquisiteur. « Voyons ce télégramme », demanda le chef avec importance. Et avec une stupéfaction effarée il lut : « Pépita enlevée, envoyez dix mille francs Bill pour bateau Bout-de-Bois et Shirley. Urgent. » « Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-il intrigué. Qu'est-ce que tous ces mots auxquels je ne comprends rien ? et quel est ce bateau en bout de bois ? — Ce n'est pas un bateau, dit Shirley, c'est un homme. — Un homme en bout de bois ? Allons donc ! Vous vous moquez de moi, petite. D'ailleurs cette affaire n'est pas claire, je vais la signaler à la police. Pourquoi n'avez-vous pas la somme nécessaire à acquitter le prix de votre dépêche ? — Parce que la tante Perroquet a tout emporté, même les billets, avec Pépita, pour la marier à un prince et que Bill soit arrêté comme voleur à l'hôtel où elle l'avait envoyé chercher ses bijoux, expliqua confusément la petite. — De mieux en mieux. Il s'agit de vulgaires cambrioleurs... Attendez-moi ici, je vais chercher des agents. » Mais Shirley n'avait garde d'obéir à un tel ordre. Elle comprenait soudain dans quelle situation difficile se trouvaient ses chers amis et elle pensa qu'en se sauvant elle leur éviterait les recherches de la police. Aussi profitant d'un moment d'inattention, elle reprit le texte de son télégramme et s'enfuit dehors à toutes jambes. Longtemps elle courut à travers les quartiers inconnus du Havre. Ce qui achevait de l'affoler, c'était l'impression d'être poursuivie. Quelqu'un courait derrière elle, cela elle en était certaine. Et on allait la rattraper ! Ses forces faiblissaient, son souffle devenait haletant. Son petit cœur battait avec précipitation. La pauvre Shirley n'avait plus la force d'avancer. Elle se laissa tomber dans un coin de porte, dans un quartier désert, et se mit à pleurer doucement. Il lui semblait que sa petite vie si fertile en événements allait s'achever là. Qu'elle allait mourir à bout de souffle. Qu'elle ne reverrait jamais ceux dont la tendresse avait soutenu son enfance abandonnée. « Oh ! Pépita, chère Pépita, et toi, mon brave Bill... Que penserez-vous de ne plus me revoir ? M'oublierez-vous ? Ah ! si j'étais sûre seulement que vous serez heureux pendant que je vais aller retrouver mon pauvre papa et ma petite maman au ciel, j'aurais moins de chagrin. Pauvre Pépita... » Elle pleurait toujours. Peu à peu, elle se calma et s'endormit à demi. Pendant ce temps un conciliabule se tenait sous la voûte voisine entre un homme et une femme. « Tu comprends, disait l'homme, en entendant que cette gamine pouvait obtenir dix mille francs d'après ce télégramme, je l'ai suivie. On va la questionner et, si c'est possible, on expédiera le télégramme et on la gardera jusqu'au reçu de l'argent. — Et après ? demanda la femme. — Eh bien après, on verra ce qu'on peut faire d'elle, dit-il avec un ricanement. Laisse-moi faire. C'est un beau coup. » Déjà il s'approchait de Shirley, l'air doux et apitoyé. « Allons, ne pleurez pas ainsi, petite. Venez avec moi, on pourra peut-être arranger les choses. C'est toujours la question de ce télégramme qui vous chagrine ? J'étais au bureau de poste avec vous et je vous ai suivie car vous me faisiez pitié. Venez, ma femme et moi nous aimons bien les enfants. Nous vous donnerons l'argent qui vous manque. Allons, venez. » Shirley le regarda à travers ses larmes. Il avait l'air doux. « Je veux bien, monsieur », dit-elle reprise par l'espoir. Et elle mit sa menotte dans la main de l'inconnu qui parlait avec douceur.



Pauvre petite Shirley encore une fois son innocence et son cœur naïf la jetaient au pouvoir d'un misérable bien décidé à l'exploiter. Mais pouvait-elle soupçonner cela l'enfant charmante toujours prête à rendre service et à aimer ? Pouvait-elle se douter que l'inconnu qui parlait si aimablement et l'emmenait doucement par la main à travers ces quartiers déserts sur lesquels la nuit tombait déjà n'était qu'un malhonnête individu ? Cependant tout à coup, elle demanda « Mais monsieur avant d'aller chez vous il faudrait que je retourne voir mes amis Bill et Bout-de-Bois ? — Vos amis, ce sont bien d'eux qu'il s'agit dans cette dépêche ? — Oui monsieur. Ils m'attendent au square près de la poste. — Ils n'y sont plus, ma pauvre petite. Ils se sont enfuis devant les policiers qui les cherchaient. — Oh ! fit-elle navrée. Où les retrouver maintenant alors ? — Ne vous inquiétez pas, je m'en occuperai. Entrez. » Il la faisait pénétrer dans un logement si pauvre et si sale que l'enfant hésita presque. Mais gentiment elle se dit que la pauvreté de ceux qui lui venaient en aide ne devait pas la rebuter et elle pensa qu'elle leur donnerait de l'argent quand elle en aurait. Eu haut, une femme au regard dur, mais aux manières patelines les accueillit. Elle servit un bol de soupe à Shirley qui affamée y fit grand honneur. Quand elle fut un peu remise, l'homme dit « Aussi petite, il vous manque quelques francs pour expédier ce télégramme... et cependant vous êtes certaine que celui auquel il est destiné vous enverra la grosse somme que vous demandez ? — Oh ! oui ! dit Shirley, le bon M. Perez en enverra plutôt le double quand il saura que nous voulons retrouver sa fille. — Ah ! Ah ! fit il intéressé. Eh bien ! je suis bonne âme. Quoique très pauvre, je vais vous avancer cette petite somme et faire partir ce télégramme. — Oh ! merci, merci, monsieur dit-elle en jetant ses bras au cou du misérable. Et je vous donnerai quelque chose de beau quand l'argent sera arrivé, je vous le promets. — Nous verrons nous verrons, dit avec un rire ironique l'homme qui comptait bien s'approprier le tout. En attendant vous allez vous reposer ici. Je vais courir au bureau de poste ouvert la nuit et expédier le cablogramme. Vous recevrez l'argent par retour. — Mais et mes amis ? demanda-t-elle encore vaguement inquiète, malgré l'envie de dormir qui la prenait invinciblement. — Je les chercherai ensuite et je vous les amènerai. Dormez. » Tandis qu'étendue sur une mauvaise paillasse, la pauvre Shirley s'endormait confiante le misérable alla expédier le télégramme. Il avait cependant inscrit vingt mille au lieu de dix se disant « Puisque la gamine dit qu'on en enverrait bien le double, autant en profiter. » Puis, ayant donné à M. Perez son adresse personnelle pour celle de Shirley il alla tranquillement au café au lieu de rechercher Bill et le policier comme il l'avait promis. Le lendemain matin, lorsque Shirley réclama ses amis, il lui dit qu'il n'avait pu retrouver leurs traces, mais qu'il les recherchait encore. Et une vie nouvelle commença pour la pauvre petite. La femme lui ordonna de se lever promptement et lui mit en mains un balai plus grand qu'elle, avec mission de nettoyer la pièce pendant qu'elle irait aux commissions.



« Nous voulons bien vous garder jusqu'à ce que vous ayez retrouvé vos amis et reçu votre argent, lui dit-elle mais nous sommes pauvres et il faut vous arranger pour gagner votre pitance Travaillez ma petite Vous mangerez le déjeuner qui vous aurez fait ! » Pauvre petite Shirley ! Combien sa nouvelle vie différait de tout ce qu'elle avait connu jusqu'ici Tout le jour elle devait rester enfermée dans le taudis qui servait de logement à Fred (c'était le nom qu'on donnait à celui qui l'avait recueillie) et à sa femme, la méchante Suzonne Ces deux êtres faisaient encore semblant de s'intéresser au sort malheureux de Shirley mais ils ne se privaient pas pour lui faire payer leur hospitalité, de l'accabler de besognes fatigantes et ennuyeuses La pauvre petite devait balayer le taudis éplucher les légumes, ce qui n'allait pas sans coupures dans les petits doigts maladroits et raccommoder les hardes de la femme qui pendant ce temps se reposait tranquillement A la fin, la petite crut pouvoir dire un jour « Mais, madame, il me semble que vous pourriez m'aider un petit peu ! Quand je n'étais pas là qui faisait le ménage ? » Tranquillement, la femme lui répondit « Le ménage ? Eh bien ! on ne le faisait pas voilà tout ! — Oh ! fit Shirley, scandalisée comme ce devait être sale ici ! — Silence moucheronne on ne te demande pas ton avis. Dépêche-toi de faire cuire le pot au feu Pendant ce temps je vais faire un tour en ville pour retrouver tes amis ! » Oh ! oui madame » supplia la petite en joignant les mains C'était le grand argument dont se servaient les misérables pour aller se promener pendant que Shirley travaillait L'idée qu'on allait peut-être lui ramener Bill et le cher Bout de Bois lui donnait du courage pour balayer Ne fallait-il pas que les braves amis trouvent tout bien propre et rangé ? Mais Shirley commençait à désespérer un peu ! Finirait on par les retrouver ? Les jours lui semblaient bien longs et elle ne comprenait pas que Bill et Bout-de-Bois ne l'aient pas encore rejointe C'était surtout au dernier qu'elle en voulait « C'est égal pour un policier, il n'a guère de flair vrai » Mais quel ne fut pas son désespoir en entendant un soir, alors qu'ils la croyaient endormie, les deux complices échanger ces mots « Tu sais je commence à en avoir assez de nourrir cette gamine — Ne t'impatiente pas, il ne faut qu'un peu de patience J'ai calculé que demain doit arriver la réponse à son télégramme, c'est-à-dire le beau mandat ! Aussitôt qu'il sera là, bonsoir — Je saurai bien me débarrasser de la petite de façon à ce que personne ne la retrouve ! — Mais si on ne reçoit rien ? — Nous écrirons à nouveau C'est bien pour cela que je la garde Elle peut me donner des renseignements précieux au cas où on se ferait tirer l'oreille en Amérique Tu comprends ? » Hélas la pauvre Shirley elle aussi comprenait ! Et un désespoir affreux s'emparait d'elle. Que faire ? S'évader, c'était impossible Dès que les deux complices sortaient ils l'enfermaient et ils ne la perdaient pas de l'œil le reste du temps Alors la pauvre petite ne savait que souhaiter Si le mandat arrivait on ferait d'elle elle ne savait au juste quoi, mais cela lui faisait passer un frisson d'angoisse dans le dos ! Ayant réfléchi toute la nuit elle prit une résolution Il fallait empêcher ce malencontreux mandat d'arriver d'une façon ou de l'autre Ce serait toujours gagner du temps et peut être permettre à ses amis de la retrouver ! Mais comment faire ? Elle savait que dans cette maison, semblable aux plus vilains immeubles parisiens il y avait une concierge. Elle choisit donc la première absence de ses geôliers pour lancer par une fenêtre qui donnait sur la cour une pelote de ficelle à laquelle elle avait fixé un petit billet qui enveloppait un caillou



Ce qu'elle voulait, c'était attirer la concierge de la maison. Elle se mit donc à balancer au bout de sa ficelle le petit paquet jusqu'à ce qu'il aille frapper dans les carreaux de la loge située au rez-de-chaussée. Surprise et furieuse, la concierge bondit dans la cour. « Hein ? Quel est le mauvais plaisant qui me joue ce tour ? » Mais en levant la tête elle aperçut au dernier étage la frimousse de Shirley qui lui faisait un sourire attendrissant. « Par exemple ! se dit la brave femme calmée, les Fred ont donc un enfant ? Première nouvelle ! Hé, petite, que fais-tu là haut ? — Chut ! fit Shirley en mettant un doigt sur ses lèvres. Lisez. — Que je lise ? Quoi ? se demanda la concierge perplexe. Drôle de bambine ! On dirait qu'elle a peur... » Mais à ce moment la malicieuse Shirley balança si bien sa ficelle que le petit paquet formé avec sa lettre vint frapper le nez de la concierge qui sursauta puis voyant une écriture maladroite sur le papier qui contenait le caillou comprit. « C'est ça qu'il faut lire ? cria-t-elle. — Chut ! » dit encore Shirley en croisant ses petites mains. De plus en plus intriguée, la concierge déplia le papier et se mit à lire la lettre de Shirley, mais celle-ci eut une grosse émotion, car juste à ce moment Fred et sa femme rentraient. La brave femme avait-elle eu le temps d'en lire assez pour comprendre qu'il valait mieux cacher la lettre ? Il faut le croire car elle la précipita vivement dans la poche en disant à ses locataires avec un sourire : « C'est une lettre de mon fils qui est soldat. Il va bien. » Puis, les deux complices s'étant engagés dans l'escalier, elle leva la tête vers la petite Shirley. Celle-ci qui avait tout vu, pour toute récompense, appliqua ses deux petites mains sur sa bouche pour lui envoyer un gros baiser. Alors, la concierge très émue, lui envoya à son tour un baiser attendri qui claqua sur sa grosse main rouge. Puis, la tête bouclée disparut de la fenêtre et elle comprit que l'enfant s'écartait pour ne pas donner l'éveil à ses geôliers quand ils rentreraient. Alors, rentrant dans sa loge, le cœur tout agité d'émotion, elle lut : « Madame, si vous avez eu des petits enfants, il faut que vous ayez pitié de moi. Je n'ai plus de maman et celle qui la remplaçait est partie bien loin, en Amérique. J'étais perdue et les gens chez qui je suis ont fait semblant d'avoir de l'intérêt pour moi. Mais si un mandat qu'ils attendent arrive, ils doivent aller me perdre je ne sais pas où, parce que le méchant homme a dit que personne ne me retrouverait jamais. J'ai peur ! Voulez-vous parler au facteur et lui dire de ne pas donner le mandat ? Je vous remercie tant tant et je vous embrasse. La petite SHIRLEY. » « Shirley ? fit l'excellente créature. C'est un drôle de nom, ça ! Mais la petite est si gentille ! Ces Fred ! Qui eût jamais cru ça d'eux ? Bien sûr que je vais l'arrêter, le mandat... » Justement le facteur arrivait. Aimable, le sourire aux lèvres, la concierge s'empressa de le faire entrer. « C'est vous, m'sieur Auguste ? Entrez donc boire quelque chose ! — Excusez, ma bonne Victoire, mais j'ai quelque chose de pressé et de gros pour un de vos locataires ! — Buvez tout de même, allez... Et qu'est-ce que c'est donc ? Je pourrai le leur remettre ? Vous avez bien confiance en moi ? »



Bien disposé par le petit verre de cassis offert le facteur allait peut-être céder à son désir Mais hélas à ce moment il s'écria en montrant le méchant Fred qui passait « Inutile, tenez, le voilà justement ! » La pauvre concierge eut une émotion terrible Ainsi il était impossible d'empêcher le misérable de toucher l'argent ? Que ferait-il ensuite de Shirley ? En tremblant elle protesta « Mais est-ce bien pour lui, au moins, n'y a-t-il pas erreur ? » Pendant ce temps le facteur avait appelé Fred dont le visage s'illuminait et lui tendait une feuille à signer « C'est un recommandé Mais il y a trois noms Le vôtre, celui d'un certain M Billy et d'une demoiselle Shirley Temple. Il faut qu'ils signent aussi » Interdit le terrible Fred ne savait que dire La concierge s'écria « Shirley ? N'est-ce pas la petite fille qui est chez vous, là-haut ? Il faut la faire descendre — Certainement, dit le misérable qui avait une idée Je vais l'appeler et aller chercher mon ami Billy » Une seconde plus tard il revenait avec Shirley Un grand gaillard le suivait Il le présenta comme étant Bill « Mais non s'écria Shirley furieuse, ce n'est pas lui ! C'est faux — Petite sotte chuchota Fred, c'est le seul moyen de toucher ton mandat Laisse-moi faire » Mais la petite protesta avec violence « Non, non Ce n'est pas vrai ! C'est un menteur ! Il ne doit pas toucher cet argent ! Il veut ensuite me perdre... — Oui il faut faire une enquête, ajouta la concierge qui ponctuait son discours de grands coups de balai On séquestre cette petite ! — Ce n'est pas vrai ! criait à son tour Fred je l'ai recueillie » Ahuri, éperdu le pauvre facteur ne savait où donner de la tête Il finit par déclarer en se bouchant les oreilles « Taisez-vous tous ! Dans ces conditions, je ne peux remettre mon recommandé. Vous passerez à la poste quand vous serez en règle C'est tout ce que je sais Pour le reste, allez chez le commissaire ! » Il partait déjà Fred s'élança vers Shirley furieux « Toi monte ! Et tu vas me le payer ! » Mais déjà l'excellente Victoire s'élançait entre eux, défendant Shirley de son corps replet et de son balai brandi « Touchez-y ! Et vous verrez C'est moi qui la prends, vous entendez, maintenant ! Je la garderai tant que la police n'aura pas éclairci son histoire ! Et je vous défends de l'approcher ! — Cette enfant m'appartient Je m'y intéresse Je veux — Et moi, dit Shirley en jetant ses bras au cou de la grosse femme, je veux rester avec celle-ci qui est bonne et que j'aime ! — Pas vrai, petite ? fit la bonne Victoire toute joyeuse On s'entendra bien toutes deux, en attendant que tu aies retrouvé ta famille Mais je veux faire tout en règle Allons tous chez le commissaire » Fred se fit bien tirer un peu l'oreille, mais il finit par les suivre Il tenait trop à garder Shirley pour ne pas tout tenter Au commissariat, ce furent de nouveaux cris et des protestations contradictoires. A la fin excédé le commissaire ordonna « Silence ! Je ne retiens de tout ceci qu'une chose : cette enfant est perdue ou abandonnée Elle appartient donc à l'État jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé sa famille Nous la mettrons à l'Assistance publique qui la confiera à de braves paysans en attendant du nouveau C'est la loi ! » Il n'y avait plus qu'à s'incliner La concierge eut beau fulminer, Shirley pleurer on les sépara, et la pauvre petite prit une destination inconnue vers de nouvelles aventures qui ne lui promettaient rien de bien agréable, hélas !...



Dans son malheur, Shirley eut de la chance. Elle tomba dans une ferme propre et luisante appartenant à de braves Normands qui, émerveillés de la gentillesse et de la beauté de l'enfant, la traitèrent un peu en petite princesse. Seul, le fils de maître Laville qu'on nommait Gros-René, car c'était un véritable géant, s'irritait de trouver cette toute petite fille rebelle à ses ordres et moqueuse devant ses observations. Le grand garçon avait toisé la petite d'un regard curieux, puis il avait déclaré : « Elle est plutôt comique, cette moucheronne ! » Mais Shirley, toute hérissée de chagrin et de solitude, avait pris l'apostrophe du mauvais côté. Furieuse, toute rouge, elle avait déclaré en levant son petit nez vers le géant : « D'abord, j'ai du chagrin. Il n'y a que les méchants pour rire de ceux qui pleurent. Et puis, je ne veux pas qu'on m'appelle moucheronne. — Ah ! Tu ne veux pas ? se moqua l'autre. Alors comment faut-il dire ? Puceron ? Moustique ? — Oh ! fit Shirley indignée. Ou alors, moi je t'appellerai Eléphant ! Tu es grand, gros et laid comme lui, mais tu n'es pas aussi bon, toi, et je t'aime. Mais lui, le gros vilain méchant, je le déteste et je me vengerai ! » Car Shirley était intraitable pour ses bourreaux. On ne la vit guère de la journée, qu'elle passa dans une grange où elle avait emporté une boîte d'aiguilles avec le costume que Gros-René avait l'habitude de revêtir en rentrant des champs le soir. Et lorsque vint l'heure du dîner

bon. — Mais je suis aussi forte, dit-il furieux. Il s'attendait à la voir pleurer, mais il ne connaissait pas Shirley. Elle le défia : « Eh bien ! Essaie un peu ! Je n'ai pas peur, tu sais ! » Un instant il hésita. Mais il finit par hausser les épaules et s'éloigner en maugréant. Désormais entre Shirley et lui ce fut guerre ouverte ! Le lendemain, Gros-René posa son énorme soulier sur le tout petit pied de Shirley qui retint un cri de douleur. Mais elle alla dans un coin de la grange déchausser son petit pied meurtri. Elle pleurait de douleur quand le chien de la ferme vint la soigner et la consoler en léchant la blessure. Le cœur gonflé de reconnaissance, Shirley embrassa le museau noir et elle lui confia à travers ses larmes : « Tu es

la petite glissa dans l'oreille de Noiraud, avant de se mettre à table : « Attention, Noiraud. Tu vas voir ! » Noiraud frétilla, secoua la queue et regarda Gros-René venant prendre sa place se posait à peine sur sa chaise et se redressait en poussant un cri. « Qu'y a-t-il ? » demanda sa mère en le prenant par le bras. Mais un nouveau cri échappa au garçon : « Aïe ! Aïe ! hurla Gros-René, affolé. Ne me touchez pas. Ça pique ! On dirait que je suis habillé d'orties. » Il y eut un instant de stupéfaction, de rires coupés des cris du Gros René qui ne savait où se mettre ni que faire. Enfin le calme revint un peu lorsqu'il fut allé se déshabiller. Il revint furieux : « Tout mon costume est parsemé d'aiguilles ! Je voudrais bien savoir quel est l'auteur de cette farce stupide ! » Son regard menaçant se posait sur le garçon de ferme qui riait niaisement. Alors Shirley, qui ne pouvait souffrir une injustice et n'eût jamais voulu laisser accuser un autre à sa place, lança de sa voix flûtée avec un sourire en coulisse : « L'éléphant écrase. Mais le moustique pique ! » Gros-René, surpris, la regarda, comprit, rougit. Il eut peur qu'elle révèle à tous sa brutalité du matin et décida de la laisser tranquille désormais.



Depuis qu'elle est à la campagne, Shirley apprend quelque chose de nouveau tous les jours. Par ce superbe temps, on lui a commandé aujourd'hui de conduire aux champs les oies de maîtresse Laville. Comme toujours, elle a consenti avec son gentil sourire, car Shirley a le meilleur caractère qui soit. Et puis cela l'amuse beaucoup de jouer à la fermière. La voilà donc partie, une badine à la main, au bras un petit panier qui contient son goûter. Devant elle va le troupeau d'oies que, pour plus de sûreté, garde avec elle le chien Noiraud. Au début, tout va bien, Shirley et Noiraud, très sages, suivent leurs oies et les rappellent à l'ordre quand elles ont l'intention de témoigner quelque indépendance, mais bientôt la liberté des champs grise un peu Shirley. Oubliant son rôle, elle se met à courir, à sauter... et les oies, ravies, suivent son joyeux exemple en s'ébattant à qui mieux mieux... Bientôt, c'est un vacarme assourdissant, une joie générale. Le sage Noiraud essaie bien de résister à la contagion, mais quand Shirley s'en mêle, il est bien difficile de ne pas se laisser dégourdir. Noiraud saute aussi et jappe gaiement. Et c'est ce moment de désordre général que choisit Gros René, le fils aîné de maître Laville, pour arriver. Suffoqué par ce désordre, il entre dans une belle colère et Noiraud reçoit la correction que le jeune paysan ne veut pas donner à Shirley, puis, furieux, il déclare :

« Je reste ici. Je ne serai pas de trop, je crois, pour surveiller le troupeau et ses gardiens. » Gros René s'est étendu au pied d'un noyer. A quelques pas, Noiraud penaud digère sa correction. Alors Shirley s'approche de lui : « Tu sais, mon bon Noiraud, je sais très bien que les coups que tu as reçus, c'est moi qui les méritais, aussi pour te consoler, je vais partager mes tartines avec toi. » Et le goûter des deux amis commence, tandis que, sous le noyer, Gros-René rassuré par le calme, s'endort. Bientôt à ses ronflements Shirley dresse l'oreille : « Qu'est-ce que c'est, Noiraud ? Un avion ? » Mais Noiraud tire Shirley par sa robe et la conduit vers leur surveillant pour lui faire comprendre d'où vient le bruit insolite. Shirley est ravie : « Il dort ? Alors on va pouvoir s'amuser un peu, Noiraud ! ... Ah ! les drôles de choses ! Qu'est-ce ? » Ce sont les sabots de Gros-René. Des sabots énormes en bois qu'il a jetés dans l'herbe pour dormir. Shirley n'a jamais vu de sabots aussi grands. Elle murmure : « Qu'est-ce que ça peut bien être ? Peut-être des petits bateaux ? Ou encore des berceaux de poupée ? » Gravement, Shirley décide d'en faire un lit pour le plus petit oison qu'elle chérit particulièrement. Complaisant, l'oison se laisse faire. On l'installe dans ce berceau improvisé, on le dorlote... Puis Shirley décide de lui faire accomplir une petite promenade sur l'eau, dans ce petit yacht nouveau modèle. Et Shirley, souriante, dépose le sabot sur la rivière qui court au bout du champ. Si l'oison ne bougeait pas, il n'y aurait pas trop de mal, car le courant est très faible. Mais, surpris, le jeune volatile ouvre les ailes, se débat et donne ainsi à sa barque une impulsion fâcheuse. Le vent, s'engouffrant dans les ailes de l'oison, achève de pousser le sabot et... le voilà parti. Au bord, Shirley ravie trépigne de joie. Mais hélas ! le sommeil de Gros René n'est pas éternel. Shirley comprend son imprudence en le voyant chausser le second sabot. « C'était un soulier et le voilà qui nage ! » Elle n'a plus qu'une idée : rattraper le malencontreux sabot. Et tandis que Gros René cherche partout, dans les haies, dans les buissons... la petite s'élance le long de la rivière. Elle se glisse entre les roseaux, gagne vers le milieu de la rivière pour tenter de barrer le chemin au sabot, quand soudain elle manque son élan, perd l'équilibre, tombe ! Oh ! comme l'eau est froide et profonde à cet endroit ! En se sentant enfoncer, Shirley comprend avec angoisse... elle est tombée dans un trou de la rivière et le tourbillon glacé de l'eau attire l'enfant dans le fond. Shirley essaie de crier, mais l'eau envahit sa bouche, elle agite les bras, s'enfonce encore, et la jolie tête blonde disparaît...



Pauvre Shirley ! Rien n'indiquait apparemment l'endroit où l'eau traîtresse s'était refermée sur son petit corps. Gros-René lui-même passa tout près sans soupçonner le drame lorsqu'il fut bousculé par un tout petit chien qui filait droit à la rivière. Arrivé au bord, il se jeta à l'eau avec courage, plongea. Au bout d'une seconde Gros-René stupéfait faillit être renversé de nouveau. C'était Noiraud qui, répondant à l'appel de ce frère inconnu, arrivait en trombe au bord de la rivière. Déjà le petit chien reparaissait, tirant à la surface la robe de sa petite amie Shirley. A son tour Noiraud s'élança dans l'eau. Plus robuste et plus fort, Noiraud joignit ses efforts à ceux du petit chien et bientôt ils eurent ramené au bord Shirley, que Gros-René effaré n'avait pas encore eu le temps de reconnaître. Mais dès que la rescapée fut posée sur l'herbe, une scène des plus attendrissante et des plus comique se déroula. Le petit chien inconnu s'était jeté sur le visage de Shirley et le couvrait de caresses en gémissant de joie. Mais Noiraud, indigné de l'aplomb de cet inconnu, le repoussa d'un coup de sa grosse patte et se mit à lécher tendrement à son tour la frimousse aux yeux clos, tandis que le nouveau venu, ne se tenant pas pour battu, se glissait adroitement entre ses pattes pour reprendre sa place. Ce fut devant ces deux bons museaux et sous les regards tendres et fidèles que Shirley reprit connaissance. Mais à la grande surprise de Noiraud elle n'eut de regards et de tendresses que pour l'inconnu : « Darling ! Cher petit Darling ! C'est toi ! Tu es là, tu m'as retrouvée ! Ou bien est-ce que je suis morte dans cette vilaine eau froide et que je te retrouve au paradis ? » Mais, à quelques pas de là, Noiraud, indigné et boudeur, attendait. Shirley l'aperçut : « Non, nous sommes bien sur la terre, voici ce bon Noiraud aussi ! » En entendant son nom celui-ci s'élança ravi. Mais Darling, car c'était bien lui qui avait retrouvé sa petite maîtresse, ne voulait pas lui céder sa place auprès d'elle. Il s'ensuivit un commencement de bataille entre eux. Ce fut alors que Gros-René intervint et sépara les deux adversaires avec quelques taloches. Puis s'adressant à Shirley, il demanda : « Enfin que s'est-il passé ? Peux-tu m'expliquer, petite, comment tu es tombée à l'eau ? » Rouge de confusion et tremblante, Shirley lui raconta comment elle avait laissé partir son sabot au fil de l'eau. « Et c'est pour le rattraper que tu as failli te noyer ? s'exclama-t-il bouleversé. Ah ! je ne me serais jamais pardonné ! Tu as donc bien peur de moi ? » Shirley le regarda un instant. Elle vit le grand visage tellement changé et attendri, qu'elle dit gentiment avec un de ses sourires dont elle avait le secret : « Oh oui, avant ! Mais plus maintenant ! — Et tu as raison va ! fit-il tout ému en l'enlevant dans ses bras. Viens vite te réchauffer à la maison et tu me raconteras comment tu as retrouvé ton petit chien. » Confiante, Shirley noua ses bras au cou du grand garçon et ils firent ainsi leur entrée à la ferme, le géant portant la petite fille qui lui souriait. Derrière eux trottinaient Darling et Noiraud vaguement réconciliés. Le chien de la ferme reconnaissait à Darling des droits plus anciens sur leur petite amie. Aussi s'effaça-t-il lorsque Shirley réconfortée demanda au petit chien fidèle : « Darling, cher Darling, puisque tu es là, Billy et le bon Bout-de-Bois ne sont sûrement pas loin ! Où sont-ils, dis, mon bon petit chien ? » Shirley ne tarissait pas de questions.



« D'où viens-tu, mon petit Darling ! Est-ce le bon Bill qui t'envoie ou le cher Bout-de-Bois te suit-il pour me retrouver ? » Mais Darling sut prendre un air si navré chaque fois que Shirley prononçait le nom de ses amis qu'elle finit par comprendre. « Tu as peur d'être grondé par eux ? Tu t'es sauvé au moins ? Ils ne sont pas avec toi ? » Darling baissa un front coupable. Alors Shirley, promenant sa main dans les longs poils, s'écria : « Quand je le disais ! Oui, tu t'es sauvé, car voici attaché à ton collier le débris de ta laisse cassée par toi. » Tournée vers Gros-René, elle dit : « Crois-tu qu'il m'aime, mon petit chien ! Il s'est sauvé pour me chercher. Et il a un tel flair qu'il a fini par me retrouver. » Mais Gros-René restait silencieux. « A quoi penses-tu ? » demanda-t-elle. — Je pense que si ce chien a un tel flair, il serait facile, grâce à lui, de retrouver tes amis, ma petite. Ils doivent être encore au Havre ou dans les environs, car cette bête ne me semble pas venir de bien loin. Il suffirait donc de la lancer sur leur piste et de la suivre pour retrouver ceux que tu regrettes tellement ! — Oh ! fit-elle rouge d'émotion, c'est vrai ! Mais qui voudrait se charger de cette tâche, hélas ! » Doucement le géant s'inclina vers elle. « Moi, si tu le veux, avec ton aide. — Quoi ? Tu ferais cela, toi, Gros-René ? dit-elle surprise et tremblante d'espoir. — Oui, moi, je veux racheter mes torts envers toi en te rendant à ta famille, pauvre oiseau perdu, et j'ai idée que nous réussirons mieux que toute la police. — Oh ! la police, fit-elle méprisante en songeant aux échecs retentissants de son ami l'excellent policier Dubois, la police, tu sais, je n'ai guère confiance en elle ! » Il se mit à rire et déclara : « Eh bien ! nous nous en passerons. Et dès tantôt, si tu le veux, nous commencerons nos recherches. » L'après-midi, en effet, Gros-René passa au cou de Darling une laisse solide, et prenant la main de Shirley, il décida : « En route ! » Darling trottait le nez en l'air, la queue agitée, et les autres le suivaient ; mais rien dans l'attitude du petit chien n'indiquait qu'il suivait une piste. Cependant Shirley répétait avec ardeur : « Cherche, mon Darling, cherche ! Où est Billy ? » Mais Darling avait toujours l'air aussi indifférent. Il gambadait, léchait la main de Shirley et il était visible que personne autre que la petite fille ne comptait pour lui. « Allons toujours au Havre ! conseilla Gros-René, là il retrouvera peut-être leur trace ? » Quand ils furent arrivés, Gros-René pensa tout à coup : « Mais c'est parce que tu es avec lui qu'il se désintéresse des autres, sûrement ! Écoute, Shirley, je vais t'installer dans une chambre d'hôtel où tu m'attendras sagement et je transporterai Darling en taxi à l'autre bout de la ville. Puis je le suivrai. Je verrai bien où il me mènera ! » Ainsi fut fait. Avant de la quitter il lui recommanda : « Surtout sois sage et ne bouge pas d'ici ! » Puis il emporta Darling qui se débattait. Sagement comme elle l'avait promis, Shirley attendit ; mais à peine une heure s'était-elle écoulée qu'elle bondit à la fenêtre. De la rue montaient des cris, des abois, des clameurs. Et elle ne put s'empêcher de rire en voyant, sous sa fenêtre, Darling qui arrivait à toute allure, la laisse traînante, le poil hérissé, l'œil rageur, tandis que derrière lui accourait Gros-René, le visage sanglant, le pantalon déchiré. « Ah ! le petit misérable, s'écria-t-il, crois-tu qu'à peine dans l'auto il s'est débattu, il m'a mordu, arraché les vêtements ! Enfin il est arrivé à m'échapper et il a entrepris une course folle à travers la ville pour me ramener ici, près de toi, naturellement ! — Décidément, dit Shirley rieuse, ton moyen n'était pas bon, Gros-René. »



Shirley entreprit alors d'expliquer à Gros-René pourquoi leurs recherches n'aboutissaient pas et comment Darling montrait une telle indifférence « C'est parce que nous le tenons trop serré en laisse, décida-t-elle Il faudrait qu'il puisse se croire libre, alors sûrement il chercherait mieux — Tu crois ? demanda le jeune paysan — J'en suis sûre, dit la petite fille d'un ton décidé, et je vais essayer autre chose » Sans s'expliquer elle acheta, dès qu'ils furent en ville, une pelote de ficelle fine dont elle noua un bout au collier de Darling « Là dit elle satisfaite il ne la sentira même pas ! » En effet Darling, tout pimpant de sa liberté retrouvée trottait devant eux d'un air enchanté « Cherche Bill, cherche, mon bon chien », disait Shirley Darling allait toujours et Shirley, pour lui donner du champ, déroulait la ficelle Bientôt ils furent au centre de la ville et soudain le petit chien manifesta un intérêt tout nouveau Il flairait le sol, allait, revenait en arrière longeait les murs, pénétrait dans les boutiques en ressortait, l'air préoccupé « Ça y est, exultait Shirley il a trouvé la piste ! » Et elle lâchait de plus en plus la ficelle. Bientôt, la pelote entière fut dévidée, et Darling trotta au bout de vingt mètres de ficelle Mais cela ne pouvait aller bien longtemps ! Peu à peu au cours de ses allées et venues inquiètes, Darling avait tourné autour d'un panier d'œufs, puis d'une table de café et de plusieurs passants Surpris de se trouver soudain entravés par cette ficelle dont on ne voyait pas le bout, ceux-ci cherchaient à se débarrasser de leurs liens lorsque soudain retentirent ensemble un aboiement et un cri joyeux « Billy ! » C'était lui en effet que Darling et Shirley venaient d'apercevoir passant dans un tramway D'un même mouvement la petite fille et le chien s'élancèrent vers la chaussée, chacun tenant un bout de la ficelle, et ce fut comme un coup de filet Ceux dont les jambes étaient prises surpris par cette secousse tombèrent les uns sur les autres, entraînant le panier d'œufs, la table de café et plusieurs chaises Ce fut un désordre indescriptible Les cris s'entre-croisaient avec les imprécations Un sergent de ville accourut, releva tout le monde et cherchant le coupable de ces dégâts se trouva en face d'une petite fille qui pleurait à chaudes larmes « C'est toi dit-il sévère, qui as causé tout ce drame ? Sais-tu que je pourrais te mettre en prison ? T'arrêter ? — Oh ! ça m'est bien égal allez, affirma Shirley sanglotante Et puis, si tous ces gens-là sont tombés c'est bien fait pour eux parce que c'est à cause d'eux que nous n'avons pu attraper le tramway ! — Tu voulais rejoindre le tramway ? demanda l'agent qui ne comprenait pas — Non, pas lui, mais Bill qui était dedans et qui ne nous a même pas vus ! — Je ne comprends rien à ton histoire, mais qui donc paiera les dégâts ? dit il en la secouant — Moi, dit alors Gros René en s'avançant Et ne vous avisez pas de la brutaliser, cette enfant ou vous aurez affaire à moi » La taille du jeune géant était tellement imposante, qu'elle fit reculer l'agent qui s'entendit rapidement avec lui Mais pendant ce temps la piste de Billy était bien perdue définitivement, et Shirley pleurait abondamment.



« Allons ne pleure pas, petite, dit l'agent adouci tu n'iras pas en prison mais je vais couper la laisse de ton chien à une taille normale Mais il fallut retrouver Darling Où était il passé ? On le chercha parmi les débris et on finit par le retrouver, bien installé sous une chaise, grignotant des morceaux de sucre. Décidément le moyen de Shirley se révélait aussi mauvais que celui de Gros-René Que faire ? Les deux amis demeuraient perplexes et tristes, lorsque soudain Darling donna un tel coup dans sa ficelle qu'elle se cassa après avoir failli entraîner Gros-René Au même moment une voix ordonnait « C'est lui ! Arrêtez-le !... » Effaré, Gros-René se sentait pris au collet, pendant que la même voix s'exclamait « C'est elle c'est bien elle ! La voilà ! J'étais sûr qu'avec mon flair de policier je la retrouverais ! — Bout-de-Bois ! Cher Bout-de-Bois ! s'écriait Shirley en sautant au cou du bon homme Que je suis heureuse ! — Et moi, chère petite fille ! Quelle joie de vous retrouver et de démasquer ce misérable ! » D'un air plein de menace, il s'avançait vers Gros-René complètement ahuri et que maintenaient deux solides gendarmes Le petit homme eut même l'audace de lever son parapluie vers le jeune géant Shirley calma son courageux vengeur » Mais, Bout de-Bois il ne faut pas, ce n'est pas un misérable !... Il est très bon et il m'aidait à te chercher » En quelques mots rapides, elle lui conta son odyssée depuis qu'elle avait perdu ses amis Surpris, un peu vexé de s'être trompé il grogna » Ah ! Alors il ne faut pas le faire arrêter ? — Mais non mais jamais de la vie ! Il faut au contraire lui offrir une coupe de champagne, quand on va avoir retrouvé Billy » Si jamais champagne parut détestable à l'honorable Dubois ce fut bien celui qu'il dégusta en effet une heure plus tard, en compagnie de Bill, rejoint à l'hôtel, et des nouveaux amis, car l'ancien policier était jaloux Il eût avec plaisir pulvérisé ce solide campagnard Heureux cependant d'avoir retrouvé la petite fille, il se glorifiait d'y être parvenu grace à son flair de détective, mais le bonheur rend indulgent, et Bill et Shirley firent semblant de le croire On but donc autant au bonheur de se retrouver qu'au triomphe du policier qui se rengorgeait Puis, Gros-René ayant quitté le trio les amis se posèrent la question « Et maintenant, qu'allons-nous faire ? — Courir retrouver Pépita ! dirent ensemble Bill et Shirley — Mais nous sommes toujours sans ressources dit Bout de-Bois qui oubliait aussi complètement que les autres le chèque de M Pérez — Il faut cependant passer en Amérique Nous ne pouvons abandonner la pauvre chérie dit Shirley avec courage Il faut nous débrouiller » Soudain Billy jeta un cri qui les fit sursauter « J'ai trouvé le moyen de passer en Amérique sans payer et même en gagnant un peu d'argent en nous engageant comme matelots ! — Simplement fit le petit homme qui sursautait Mais qui, « nous » ? — Hé vous et moi mon cher ami ! Nous gagnerons ainsi le passage pour notre petite Shirley » Mais déjà celle-ci se redressait « Si on vous prend comme matelots je veux être engagée comme mousse ! — Comme mousse dit Bout de-Bois en levant les b... au ciel Cette petite est folle ! Bill ne l'est pas moins d'ailleurs de me proposer le métier de matelot à moi qui ai le mal de mer — Et moi, je suis encore plus fou puisque j'accepte cette mascarade pour ne pas être séparé d'eux ! » Ce en quoi Bout-de Bois se trompait, car celui là qui fait passer l'amitié avant tout est toujours un sage



Dès le lendemain, les deux amis réunirent leurs fortunes respectives pour faire l'acquisition d'un costume de marin que Billy devait revêtir pour aller sur le port demander à être embauché avec ses compagnons. Mais le soir il revint découragé : « Rien à faire, dit-il, on n'a besoin de nous sur aucun bâtiment partant pour l'Amérique ! — Allons donc ! fit Shirley, c'est parce que tu n'as pas su te débrouiller. — Certainement », dit au hasard Bout-de-Bois qui approuvait toujours la petite. Mais il ne se doutait guère de ce que cela allait lui attirer cette fois. « Tu vois, dit Shirley, Bout-de-Bois dit comme moi ! Aussi, lui saura bien mieux que toi nous faire engager. — Moi ? dit le pauvre homme ahuri. — Évidemment ! Billy a échoué, ce sera ton tour demain de revêtir l'uniforme et d'aller sur le port. » Mais le pauvre Bout-de-Bois, avec son costume trop long, son binocle et son air ahuri, ne réussit qu'à se faire traiter de « masque » et de « déguisé » par les gamins du port, dont il dut fuir les huées en revenant précipitamment. « Comment ! s'indigna Shirley, toi aussi tu as échoué ? Eh bien ! ce sera moi demain, et nous verrons ! » Les deux hommes eurent beau protester, le lendemain matin la petite entreprit de se costumer en marin. Mais la veste était trop large et le pantalon trop long : il lui fallut rétrécir, raccourcir. Quand enfin, elle eut remis le costume tant bien que mal à sa taille, elle s'en vêtit et coiffant le béret sur ses boucles blondes, elle se dirigea avec assurance vers le port. Négligeant les grands paquebots, elle repéra un beau petit yacht qui appartenait à de riches Américains. Sur le pont du petit yacht, un jeune matelot venait, à la demande d'une très élégante jeune femme en costume et casquette blanche, de prendre un accordéon. Dès les premières notes qu'il joua, une idée merveilleuse germa dans la petite cervelle de Shirley. Elle se rapprocha et sur le quai, juste devant le bateau, elle se mit à danser sur le rythme endiablé de la musique. Plusieurs matelots la virent, applaudirent. Enfin la jeune femme la remarqua. « Bravo, petit, cria-t-elle, quand la danse fut finie, encore une ! » Docile, Shirley s'exécuta. La jeune femme était ravie. Elle marquait à coups de talon les rythmes de la danse et l'entrain de la petite danseuse était tel que bientôt plusieurs matelots, sur le pont, se mirent à l'accompagner en chantant et frappant des mains. Enfin cela fit un tel vacarme que, soudain, on vit sortir une tête courroucée de l'escalier. « Eh bien ! quel est ce tapage ? » dit une voix furieuse. Ce devait être le maître du bord, car tout aussitôt les matelots s'immobilisèrent, confus et timides. « Vous m'avez réveillé, Daisy, dit le nouveau venu, et je n'aime pas cela. Mais qui fait donc ce tapage ? » Tout le monde se taisait, effrayé. Alors Shirley, crânement, s'avança et portant la main à son béret, déclara : « C'est moi, m'sieur ! » Surpris, l'Américain considéra le costume trop grand qui plissait autour du corps frêle, le minois souriant, les boucles d'or et l'air décidé. « Qu'est-ce que c'est que ça ? fit-il amusé. — Ça, dit courageusement Shirley, c'est un petit mousse qui cherche un engagement, m'sieu ! Si quelquefois vous aviez besoin de quelqu'un...



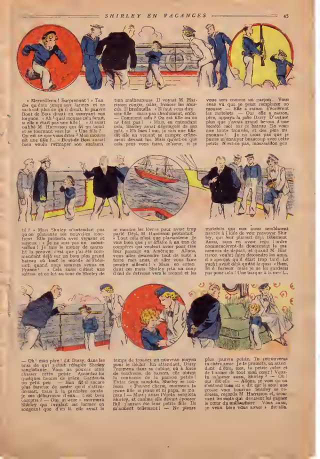
« Dis-moi, petit, fit l'Américain goguenard, c'est un engagement de mousse, de danseur ou de réveille-matin que tu cherches ? » Stoïque, elle répliqua : « Ce qu'il vous plaira, m'sieur ! — Eh bien ! il ne me plaît rien du tout ! Va te faire pendre ailleurs, galopin ! » Mais à ce moment de grosses larmes montaient aux yeux de la petite devant son espoir évanoui et elle se mit à pleurer.

« Oh ! père, dit la jeune fille timidement, voyez ce pauvre petit comme il pleure ! — C'est ma foi vrai, dit-il surpris et presque attendri. Joli mousse, ma foi, que ce grand bébé. Allons, petit, avance un peu et réponds. — Oui, m'sieur, bredouilla Shirley. — Pourquoi pleures-tu ? — Parce que vous me renvoyez, m'sieur ! — Et cela te plairait donc tellement de venir avec nous ? demanda-t-il surpris. — Oh ! oui, m'sieur ! — Pourquoi donc cela ? interrogea encore l'Américain flatté. — Parce que, dit la fine mouche qui sentait sa cause meilleure, parce que ce bateau-là est joli, plus joli que tous les autres et la demoiselle plus belle aussi que les autres jeunes filles. » Il la considérait, évidemment satisfait. Alors, très vite, elle ajouta pour le gagner : « Et vous aussi, m'sieur ! »

— Ah ! dit-il moqueur, je suis plus beau que les autres jeunes filles, moi ? » Et comme il la voyait se troubler, hésiter et rougir, il dit, paternel, en riant : « De tout cela il ressort que nous te plaisons. Très flatté vraiment ! Mais à quoi nous servirais-tu, pauvre petit minuscule ? Que sais-tu faire ? — Tout, dit hardiment Shirley. — Peste, cela fait beaucoup de choses ! — Je sais danser, chanter, monter à cheval, jouer la comédie, lancer le lasso, tirer à la carabine, faire le saut périlleux, raccommoder les bas et les filets de pêche. » Elle réfléchit une seconde puis acheva, très fière de cette science toute nouvelle : « Je sais aussi garder les oies et traire les chèvres ! — De première utilité sur un bateau, fit l'Américain ironique. Mais n'importe, tu es un drôle de petit numéro et je te prendrais bien, si seulement je savais d'où tu sors. — Oh ! oui, père, dit la jolie Daisy en joignant les mains. Il est si joli, si mignon, ce petit ! — Je sors d'une très bonne famille, dit Shirley avec aplomb. D'ailleurs, il y a mes deux pères adoptifs qu'il faudrait engager avec moi. — Ça c'est le comble, fit l'étranger en éclatant de rire. C'est lui qui pose ses conditions. Mais c'est un gamin extraordinaire, cela ! Je n'en ai jamais vu de pareil ! — Oh ! père, engagez-le, je vous en supplie ! — Ma foi, j'en serais presque tenté si je pouvais savoir ce que sont ces fameux pères adoptifs. Hé, petit, que savent-ils faire au juste ? Quels sont-ils ? » Paisiblement, Shirley répondit : « Il y en a un qui est un ancien professeur de mathématiques devenu détective amateur et l'autre est un cow-boy des plus habile ! » Cette fois, le propriétaire du yacht éclata franchement de rire : « Quel équipage extraordinaire pour un bateau ! fit-il, tout secoué de gaieté. Décidément, cela m'enchante. Il ne faut pas que je manque cette occasion d'affirmer ma réputation d'original. Mes amis vont être bien étonnés de ces nouvelles recrues ! — Vous voulez bien ? Oh ! papa, que je vous aime ! fit la jolie Daisy en lui sautant au cou. — Et moi aussi, m'sieur, je vous aime bien, dit gentiment Shirley en lui envoyant un baiser du bout de ses petits doigts. Vous verrez que vous ne vous repentirez pas de nous avoir engagés. — Bien, bien, en attendant, cours chercher ta famille, fit-il, bourru pour résister à l'attendrissement qui le gagnait. Je vous attends pour lever l'ancre ! »



L'arrivée de Shirley, accompagnée de ses amis, sur le yacht, fut un véritable coup de théâtre En voyant embarquer ce grand jeune homme élégant mais si brun de peau qu'il semblait un Indien, suivi du fidèle petit homme en jaquette noire, un parapluie à la main et un lorgnon au bout du nez, tous les matelots éclatèrent de rire devant ces matelots d'un nouveau genre Même la jolie Daisy ouvrit de grands yeux effarés Mais, seul, M. Harrisson, le propriétaire du yacht, sut cacher sa surprise A travers les explications de Shirley il flairait un petit mystère Peut-être avait-il compris que l'intention de ces étranges matelots était simplement de passer en Amérique Toujours est-il qu'il se dit avec malice « Ah ! mes gaillards, vous voulez jouer aux matelots ! Eh bien ! nous allons voir comment vous vous en tirerez ! » Il eut donc l'air de prendre tout à fait au sérieux l'engagement des deux hommes. Il leur fit distribuer des costumes et leur ordonna de se tenir prêts pour la manœuvre de départ qui aurait lieu dans une heure Cette heure Bout-de-Bois la passa à s'habiller, à se bichonner et à se contempler dans une glace Il ne pouvait se rassasier de son image avantagée par le costume de toile blanche, au col largement ouvert et par le béret blanc Seul, le lorgnon déparait un peu cette silhouette martiale aussi résolut-il, d'accord avec Shirley de le mettre passagèrement dans sa poche « Je ne verrai peut-être pas très bien risqua timidement le pauvre garçon qui en réalité, devenait presque aveugle, lorsqu'il était privé de ses verres — Bah dit Shirley consolante tu ouvriras les yeux un peu plus grands ! » Et elle s'en fut en courant retrouver Bill qui son costume passé rapidement était monté sur le pont pour s'initier à la manœuvre Ils étaient ensemble depuis un moment, lorsqu'ils entendirent un grand bruit, des cris, des appels Ils se précipitèrent dans l'escalier et, arrivés en bas, trouvèrent le pauvre Bout-de-Bois dans une fâcheuse position Le malheureux avait voulu venir les rejoindre, mais, n'y voyant pas plus qu'une taupe en plein jour il s'était perdu et avait pris un mauvais chemin pour finir par s'enfermer dans la chambre frigorifique où il menait grand tapage ! On le tira de là à moitié gelé et Shirley dit, consolante à M Harrisson qui fronçait le sourcil « Ne vous inquiétez pas c'est parce qu'il a perdu son lorgnon mais quand il l'a sur le nez, il voit très clair — C'est encore heureux grommela-t-il Décidément, quel drôle de matelot ! » Et pour mettre ses connaissances à l'épreuve il demanda au pauvre Bout-de-Bois, à peine remis de ses émotions « Savez-vous au moins grimper au mât ? . — Au mât ? répéta l'autre effaré. Je je crois — Eh bien ! montez à celui-ci Il y a justement un filin à enrouler là-haut — C'est haut il a bien au moins douze mètres ! — Je ne vous demande pas sa hauteur, je vous dis de grimper attacher ce filin — Mais ça y est, m sieu jeta alors une petite voix claire au-dessus de leur tête » Effarés, ils levèrent les yeux et s'aperçurent que Shirley, ayant adroitement saisi le filin avait grimpé au mât pendant que les hommes discutaient Elle demanda, sérieuse « Où faut-il l'accrocher, s'il vous plaît ? » Émerveillés de la crânerie de ce tout petit, les matelots applaudissaient ; quand elle redescendit, M Harrisson, lui-même ne put s'empêcher de murmurer



« Merveilleux ! Surprenant ! » Tandis qu'ému jusqu'aux larmes et ne sachant plus ce qu'il disait, le pauvre Bout de Bois disait en essuyant son lorgnon : « Ah ! quel mousse cela ferait, si elle n'était pas une fille ! » Il avait oublié M. Harrisson qui fit un bond et se tournant vers lui : « Une fille ? Qu'est-ce que vous dites ? Mon mousse est une fille ?... » Bout-de-Bois aurait bien voulu rattraper son exclamation malheureuse. Il voyait M. Harrisson rougir, pâlir, froncer les sourcils. Il bredouilla : « Il faut vous dire... une fille... mais pas absolument, enfin... — Comment cela ? On est fille ou on ne l'est pas ! » Mais, en entendant cela, Shirley avait dégringolé de son mât. « Eh bien ! oui, je suis une fille dit-elle en venant se camper crânement devant lui. Mais qu'est-ce que cela peut vous faire, m'sieur, si je vous sers comme un garçon... Vous avez vu que je peux remplacer un mousse. — Elle a raison, s'écrièrent les matelots. — Oui, elle a raison, père, appuya la jolie Daisy. D'autant plus que j'avais grand besoin d'une société moi sur ce bateau. En voici une toute trouvée, et des plus mignonnes ! Je ne crois pas que je puisse m'ennuyer beaucoup avec cette petite. N'est-ce pas, moussaillon gentil ? » Mais Shirley n'entendait pas qu'on plaisante ses nouvelles fonctions. Elle protesta avec vigueur et sérieux : « Je ne suis pas un moussaillon ! Je sais le métier de marin. Et la preuve, c'est que j'ai été commandant déjà sur un bien plus grand bateau où tout le monde m'obéissait, quand nous sommes venus en France ! » Cela aussi c'était une sottise et ce fut au tour de Shirley de se mordre les lèvres pour avoir trop parlé. Déjà, M. Harrisson protestait : « Tout cela n'est que plaisanterie. Je vois bien que j'ai affaire à un trio de compères qui veulent avoir pour rien leur passage en Amérique. Allons, vous allez descendre tout de suite à terre, mes amis, et aller vous faire pendre ailleurs ! » Mais, en entendant ces mots, Shirley jeta un coup d'œil de détresse vers le second et les matelots qui eux aussi semblaient navrés à l'idée de voir renvoyer Shirley, qui leur plaisait déjà tellement. Aussi, sans en avoir reçu l'ordre commencèrent-ils doucement la manœuvre de départ, et quand M. Harrisson voulut faire descendre les amis, il s'aperçut qu'il était trop tard. Le yacht avait déjà quitté le quai. « Bien, fit-il furieux, mais je ne les garderai pas pour cela ! Une barque à la mer !...

— Oh ! mon père ! dit Daisy, dans les bras de qui s'était réfugiée Shirley sanglotante. Vous ne pouvez ainsi chasser cette petite. Accordez-lui quelques heures de grâce. Gardez-la un petit peu. — Bon, fit-il encore plus furieux de sentir qu'il s'attendrissait, mais à la première escale je me débarrasse d'eux... c'est bien compris ? — Oui, m'sieur », murmura Shirley qui ravalait ses larmes en songeant que d'ici là, elle avait le temps de trouver un nouveau moyen pour le fléchir. En attendant, Daisy l'emmena dans sa cabine, où à force de tendresse, de baisers, elle obtint la confiance de la pauvre petite ! Entre deux sanglots, Shirley se confessa. « Pauvre chérie, murmura la jeune fille, si jeune et ni papa, ni maman ! — Mais j'avais Pépita, sanglota Shirley, et comme elle devait épouser Bill, j'aurais été leur petite fille. Ils m'aiment tellement ! — Ne pleure plus, pauvre petite. Tu retrouveras ta chère amie. Je te promets, en attendant d'être, moi, ta petite mère et de t'aimer de tout mon cœur ! Veux-tu m'aimer aussi, Shirley ? — Oh ! oui, dit-elle. — Allons, je vois qu'on s'entend bien ici ! » dit sur le seuil une grosse voix bourrue. Shirley se redressa, regarda M. Harrisson et, trouvant les mots qui devaient lui gagner le cœur du milliardaire : « Vous aussi, je veux bien vous aimer », dit-elle.



La malicieuse Shirley n'avait pas eu de peine à arriver à ses fins. Avec quelques sourires et de gentilles paroles elle avait charmé son nouveau maître, qui ne voyait plus que par ses beaux yeux et cachait mal, sous des dehors volontairement bourrus, la faiblesse inaccoutumée qu'il éprouvait devant l'extraordinaire gamine et ses fantaisies. Quant à la jolie Daisy, elle raffolait de Shirley et jouait à la petite maman avec elle. Shirley eût donc été sur le joli yacht la petite fille la plus heureuse du monde si ses bons amis y avaient été vus d'un aussi bon œil qu'elle-même. Certes, Bill, avec son adresse et son agilité de jeune cow-boy, rendait des services et était apprécié de l'équipage de l'*Albatros*, mais le pauvre Bout-de-Bois, ancien professeur devenu policier amateur, ne possédait aucune des qualités requises d'un marin. Il comprenait mal les ordres que lui donnait le « second » et les exécutait tout à l'envers. C'étaient alors de terribles scènes pendant lesquelles on traitait l'infortuné de façon trop cavalière pour le goût de Shirley, qui se hérissait et se fâchait tout rouge pour défendre son ami. Mais elle était bien obligée de convenir parfois qu'il avait des idées saugrenues et, malgré toute son ardeur à le défendre, elle ne pouvait s'empêcher de le gronder quelquefois lorsqu'ils étaient seuls en tête à tête. « Tu es vraiment trop maladroit, aussi, mon pauvre Bout-de-Bois, on dirait que tu les fais exprès, tes bêtises. » Aussi ne le quittait-elle guère, s'ingéniant à le conseiller, à le diriger, mais tout son génie ne pouvait empêcher les accrochages entre celui-ci et le « second » que Shirley se mit à détester franchement. Rancunière quand il s'agissait de ceux qu'elle aimait, Shirley, qui oubliait si vite le mal qu'on lui faisait personnellement, ne rêvait que moyens de venger son cher Bout-de-Bois des tyrannies de son bourreau. Un jour elle pensa avoir trouvé la meilleure occasion de mettre ses projets à exécution. Le « second » venait d'ordonner brutalement à Bout-de-Bois de lancer une corde à la mer afin qu'un matelot pût descendre le long de la coque pour faire une petite réparation. Mais la corde était lourde, le pauvre policier peu vigoureux, en vain essaya-t-il de lancer la corde. Le « second » Gaspard ricanait derrière lui, la pipe à la bouche. « Plus fort, plus loin. Quel maladroit. » Shirley, qui commençait à s'exaspérer, s'avança alors, le nez en l'air comme aux jours de bataille : « Voulez-vous que je la lance, moi, votre corde, maître Gaspard ? — Ce n'est pas l'affaire d'un moussaillon. Tu ne pourrais même pas la soulever. Elle est trop lourde pour toi. — Laissez-moi essayer, toujours », dit-elle innocemment. Or, ce qu'ignorait Gaspard, mais que nous savons bien tous, c'est que Shirley avait vécu longtemps dans un camp de gauchos et que, entre mille sports, elle y avait appris à manier le lasso de main de maître. Elle souleva donc sans difficulté le bout de la corde et, la laissant glisser peu à peu dans sa petite main, elle lui fit faire au-dessus de sa tête de savants moulinets en l'air. Béant d'admiration et de surprise, Gaspard, debout derrière elle, la regardait en fumant son éternelle pipe. Mais soudain, sans qu'il pût s'y attendre, la corde s'allongea dans la petite main habile et, décrivant au-dessus de la tête de Shirley une large courbe, elle vint frapper au passage la pipe du « second » qu'elle envoya d'un coup sec tomber à la mer.



« Ma pipe ! s'écriait Gaspard furieux. Ma pipe ! — Vous voyez bien, maître Gaspard, que votre corde n'était pas trop lourde pour moi... au contraire. Elle devait être trop légère... à moins que ce ne soit votre pipe, puisqu'elle s'est envolée. » Shirley était taquine, mais pas méchante. Elle rit tout d'abord de tout son cœur en voyant la mine désolée de Gaspard, privé de sa pipe, mais elle commença de trouver son tour moins drôle quand le malheureux s'exclama d'un ton vraiment sincère : « Ma pipe... mon seul plaisir ! Et je n'en ai pas d'autre à bord. Que deviendrai-je maintenant ? » Il était tout prêt à pleurer. « Ne pleurez pas, mon pauvre Gaspard, je vous en achèterai une autre à la première escale, je vous le promets ! — Et d'ici là ? Nous n'aborderons pas avant plusieurs jours. Et puis ce ne sera plus ma vieille « Stéphanie », la compagne des bons et des mauvais jours... » Autour d'eux les matelots s'étaient réunis et riaient de la mine du pauvre vieux et de son désespoir. Alors, Shirley, faisant brusquement volte-face, fut avec le vieux Gaspard contre les moqueurs. « Vous êtes tous des méchants, oui, des méchants et des lâches, s'écria-t-elle, de vous moquer ainsi, et moi je n'ai été qu'une petite sotte et je me repens bien fort de ma stupide farce. Je ne le ferai plus, oh ! non, je ne le ferai plus et je te demande pardon, vieux Gaspard. Veux-tu me pardonner ? » Toute chante et tendre, elle tendait son petit bec rose vers le vieux loup de mer qui, brusquement attendri, se pencha et, frottant sa barbe hirsute contre la joue veloutée de la petite : « Bien sûr, petite sotte, qu'on te pardonne. Mais, tout de même, tu as joué là un mauvais tour au père Gaspard. — Alors ? reprit Shirley têtue. Tu ne m'en veux plus ? Tu n'es plus fâché contre moi ? Nous serons amis maintenant ? — Oui, oui, reprit d'un ton bourru le matelot touché de cette insistance. — Oh ! Je suis contente, reprit-elle alors mutine, parce que pour me faire plaisir, tu vas ne plus trop tourmenter mon pauvre vieux Bout-de-Bois, n'est-ce pas ? — Quand même... quelle drôle de petite bonne femme ! C'est elle qui est dans son tort et elle en profite pour vous faire faire ses quatre volontés ! Ça ne s'est jamais vu. » Bout-de-Bois, indécis, contemplait la scène. Mais Shirley, qui ne voulait pas laisser refroidir les intentions meilleures de Gaspard, en profita. « Il veut bien. Il veut bien, s'écria-t-elle en exécutant autour des deux hommes une ronde effrénée qui les rapprochait. Désormais on sera tous amis et on ne cherchera plus qu'à se faire plaisir, tous. Que je suis heureuse ! » Et son entrain était si communicatif que, ne pouvant y résister, les deux ennemis d'hier se serrèrent la main d'un air relativement cordial. Désormais une trêve, sinon la paix définitive, était signée. Et si Bout-de-Bois y perdit un ennemi acharné, la malicieuse Shirley y gagna un ami sincère dont elle devait se féliciter bientôt d'avoir conquis l'appui. Car la pauvre Shirley, si heureuse à bord du yacht, n'était pas au bout de ses peines. Oui, la douce, charmante et obéissante Shirley avait accompli dans le mystère un crime, un bien grand crime... et dont elle n'allait pas tarder à être punie. En effet, au moment de son embarquement, Shirley s'était avisée qu'une chose lui restait à décider avec son nouveau maître, mais pour cette chose elle avait pressenti que l'accord ne se ferait pas entre eux. Évidemment, Shirley était assez maligne pour deviner que M. Davidson, qu'elle avait eu tant de mal à décider d'engager ses amis Bout-de-Bois et Bill, serait tout à fait opposé à l'embarquement de son petit chien Darling. Pauvre Darling, toujours si fidèle à Shirley dans l'adversité, fallait-il donc l'abandonner ? Non, certes, mille fois non.

Vous verrez, dans le prochain album, comment Shirley s'est tirée d'embarras.

Demandez, dans la Collection

LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY



ALBUM N° 1

SHIRLEY
ET SON CHIEN

64 pages sous une élégante couverture en couleurs.
Près de 500 dessins dont 250 en couleurs.

EN VENTE PARTOUT : **4** francs.

Envoi franco contre la somme de 4 francs pour la France (5 francs pour l'Etranger) adressée à la **SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION**, 43, rue de Dunkerque, Paris-10e. (C. C. postaux 259-10)

DEMANDEZ PARTOUT :

Ce que disent les Prénoms

ÉTYMOLOGIE, SYMBOLES, INFLUENCES, TALISMANS, FLEURS, COULEURS, ETC., d'après chaque prenom féminin ou masculin.

◆

LE VOLUME DE 142 PAGES.

5 francs.

◆

Envoi franco contre la somme de **5** francs pour la France (Étranger 6 francs) adressée à la **Société Parisienne d'Édition**, 43, rue de Dunkerque, Paris-10e - Aucun envoi contre remboursement.

RADIO-GUIGNOL

RECUEIL DE SAYNÈTES d'ALPHONSE CROZIÈRE, créées par BILBOQUET à Radio-Paris.

■

Un album de 64 pages, illustré de nombreux dessins en noir et en couleurs

■

EN VENTE PARTOUT :

4 francs.

◆

Envoi franco contre la somme de **4** francs pour la France (Étranger, **5** francs) adressée à la **Société Parisienne d'Édition**, 43, rue de Dunkerque, Paris-10e - Aucun envoi contre remboursement.

16 049 — Imprimerie Charaire, à Sceaux. — 1-38.

Imprimerie Charaire, à Sceaux.